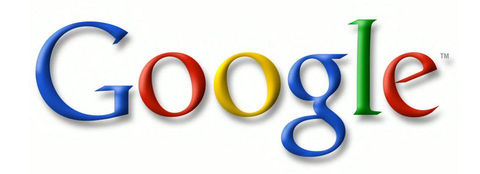
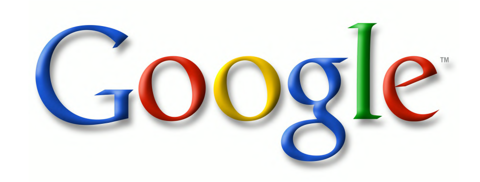

Google

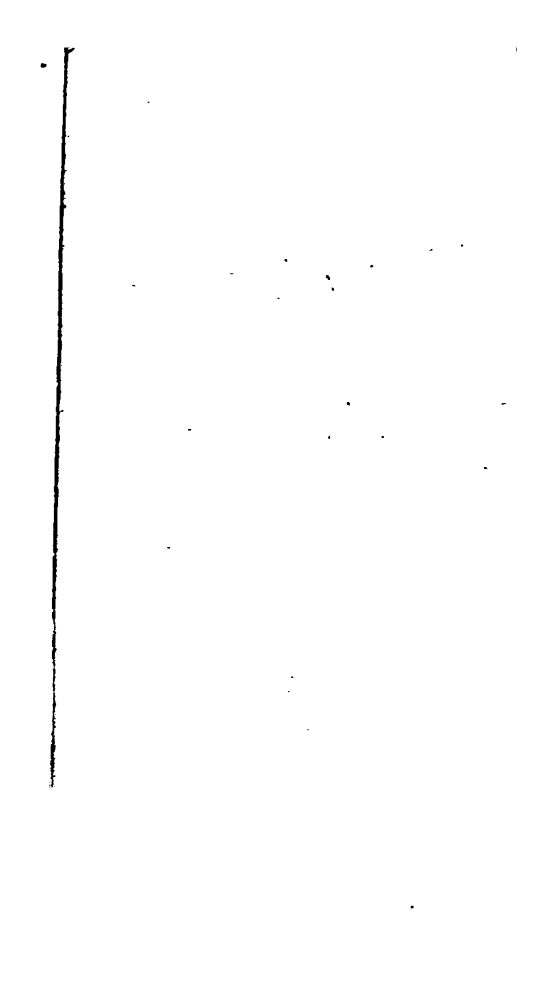






THÉATRE
DE
REGNARD.

TOME PREMIER.



THÉATRE
DE
REGNARD;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, exactement corrigée, & conforme à la représentation.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PRÉCIS
SUR
LA VIE ET LES OUVRAGES
DE REGNARD.

LA réputation méritée de Regnard ; cette force comique, cet enjoûment & cette gaîté qu'il a répandus dans tous ses ouvrages, lui ont assuré sur la Scene comique, immédiatement après Moliere, un rang qu'aucun de ses successeurs ne lui a fait perdre, & qu'il paroît devoir conserver toujours.

Jean-François Regnard, né en 1647, & non en 1656, comme on le dit dans les préfaces placées à la tête de la plupart des recueils de ses Œuvres, ne commença sa carriere dramatique qu'en 1688, à 41 ans, & la termina en 1708 ; il mourut l'année suivante, âgé de 62 ans.

Les commencemens de ſa vie avoient été très-agités. L'amour & le jeu, qui furent ſes premieres paſſions, l'écarterent long-tems des lettres, qui devoient faire ſa gloire. L'un & l'autre l'engagerent dans de longs voyages, ou plutôt de longues erreurs, & ſur-tout dans des aventures ſingulieres, que les Poëtes ont rarement éprouvées.

En revenant par mer d'Italie en France, il fut pris par un Corſaire, & conduit eſclave à Alger, où il reſta plus de deux ans occupé à la cuiſine de ſon Maître. Si la maniere dont il remplit cet emploi, auquel l'avoit rendu propre ſon goût pour la bonne chere, lui gagna l'amitié de ſon Patron, ſa figure, ſes graces & ſon enjoûment, que ſes fers n'avoient point altérés, lui firent obtenir des ſentimens plus tendres de la part de ſes femmes. Jeune & François, incapable par conſéquent de réſiſter à l'attrait du plaiſir, & d'être retenu par des dangers que la paſſion ne voit guere,

ou qu'elle ſe flatte de prévenir, il manqua de prudence, & ſe vit expoſé au ſort inévitable à tout Chrétien, ſurpris entre les bras d'une Muſulmane. Livré à la juſtice, réduit à l'alternative de prendre le turban, ou de périr par le feu, il ne fut ſauvé que par l'avarice de ſon Maître, qui crut devoir préférer à la mort d'un eſclave qui l'avoit trahi, la rançon que lui en apporta le Conſul de France.

Regnard oublia bientôt le péril qu'il avoit couru, pour ne ſe ſouvenir que de la bonne fortune qui l'y avoit expoſé. Il parcourut encore ſucceſſivement la Flandre, la Hollande, le Danemarck & la Suede, d'où il paſſa juſqu'à Tornéo, la derniere ville du Nord, à l'extrémité du golfe de Bothnie, & remontant le fleuve, pénétra juſqu'à la mer Glaciale. Des paſſions vives, un caractere ardent, le deſir de voir, & ſurtout le beſoin de ſe déplacer, un attrait invincible pour le plaiſir, & l'eſ-

poir d'en trouver davantage ailleurs ; paroiſſent avoir été les principaux mobiles de ſes courſes ; ils en firent plus un homme errant qu'un voyageur. Il n'obſerva pas toujours, & quelquefois il obſerva ſuperficiellement. Son véritable mérite eſt d'avoir été le premier François qui viſita la Laponie ; & ce que ſa relation offre de plus piquant, depuis que nous en avons d'autres, dont les Auteurs ont vu davantage & mieux, ſe réduit à l'inſcription piquante, que, de concert avec ſes compagnons de voyage, il laiſſa gravée ſur la pierre, au ſommet du mont Métawara.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa; Gangem (1)
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem;
Caſibus & variis acti, terrâque, marique,
Hic tandem ſtetimus, nobis ubi defuit orbis.

A ſon retour de Laponie, Regnard traverſa la Pologne, la Hongrie, &

(1) Un des compagnons de Regnard avoit été aux Indes.

revint, en 1683, dans sa patrie, pour ne plus la quitter. Il y acheta une charge de Trésorier de France au bureau des finances de Paris, ensuite celle de Lieutenant des eaux & forêts ; &, quelque tems avant sa mort, il fut reçu Bailli au Siege Royal de Dourdan.

Peu après son arrivée en France, il avoit fait l'acquisition de la Terre de Grillon ; sa situation, à onze lieues de Paris, le détermina à s'y fixer. Il se plut à l'embellir, & en fit un séjour délicieux, qu'on appelloit le *Château des Fées*, où il rassembloit la meilleure & *la plus agréable compagnie.* C'est ce Château qu'il a décrit dans un Divertissement qu'on trouve à la suite de la Comédie des *Folies Amoureuses* ; & ces vers, foibles sans doute, sont précieux par le portrait du voluptueux Philosophe qui s'y est peint lui-même sous le nom de *Clitandre.*

Les Dames, le jeu, ni le vin
Ne m'arrachent point à moi-même;

Et cependant je bois, je joue & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser, voilà tout mon systême ;
Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

C'est dans cette retraite Epicurienne que Regnard composa la plupart de ses Ouvrages ; ils sont les enfans du plaisir, de l'insouciance & de la gaîté. Ces qualités si intéressantes, mais malheureusement si rares de nos jours, avoient d'abord tourné ses premiers essais du côté de l'ancien Théâtre Italien, que Despréaux appelloit un *grenier à sel*, & auquel il fournit plusieurs Scenes ingénieuses & piquantes, tantôt seul, tantôt en société avec Dufresny, depuis 1688 jusqu'en 1696. Son génie libre, facile & plaisant, s'exerçoit ainsi à des Ouvrages plus réguliers, & aux succès qu'ils devoient lui procurer. Ses travaux pour ce Théâtre n'offrent que des canevas, dont il écrivoit quelques scenes, & laissoit, selon l'usage, aux Acteurs le soin de remplir les autres à leur vo-

lonté dans leur langue ; on ne s'y arrêtera pas ici : on se bornera à présenter la liste chronologique des Pieces qu'il a données au Théâtre François.

Attendez-moi sous l'Orme, Comédie en un acte & en prose, représentée le 19 Mai 1694. Cette Piece, qui se trouve dans tous les recueils des Œuvres de Regnard, est généralement attribuée à Dufresny. Un sujet simple, une intrigue peut-être trop commune, quelques scenes écrites avec assez de finesse, la naïveté d'Agathe & de son Prétendu, font le principal mérite de cette petite Comédie, qui n'eut pas dans sa nouveauté le succès qu'elle eut à sa reprise.

La Sérénade, en un acte & en prose, représentée le 3 Juillet de la même année, est plus dans le genre auquel Regnard sembloit appellé. Si l'intrigue & les personnages en sont peu de chose, les scenes en sont bien liées, & chacune offre un tableau très-comique.

Le Bourgeois de Falaiſe, ou *le Bal*, en un acte & en vers, repréſenté le 14 Juin 1696, offre tous les défauts de la *Sérénade*, & bien moins de Comique. Merlin & Liſette dont on vante l'adreſſe, aſſociés à un fourbe encore plus habile, ne produiſent qu'un ſtratagême groſſier, & un dénouement puéril.

Cette Piece, qui n'eut aucun ſuccès, ne préparoit aſſurément pas au *Joueur*, qui fut donné le 19 Décembre de la même année, & dans lequel Regnard s'éleve au-deſſus de lui-même. On y trouve également la force comique & celle d'obſervation. Le Joueur eſt peint comme il devoit l'être, & ſoutenu juſqu'à la fin. Le Poëte, ſans négliger aucun des traits qui appartiennent à ce caractere, a écarté avec beaucoup d'art tout ce qui pouvoit paroître trop odieux; &, en amenant adroitement Tout-à-bas, il a préſenté en perſpective juſqu'où le vice pouvoit conduire : car enfin, le Joueur qui commence par être

malheureux ou dupe, peut finir par être fripon. Cette Comédie fut l'époque de la diviſion de Regnard & de Dufreſny, qui l'accuſa de lui avoir pris ſon ſujet; les reſſemblances entre le *Joueur* & le *Chevalier Joueur* prouvent qu'en effet l'un des deux a travaillé d'après l'autre. Le Public fut pour Regnard contre Dufreſny, & il eut raiſon. « Il faut (dit Voltaire) peu ſe » connoître aux talens & au génie des » Auteurs, pour ſoupçonner le premier » d'avoir dérobé cette Piece au dernier. »

Le Diſtrait, repréſenté le 2 Décembre 1697, eſt une des plus foibles Pieces de Regnard; il a mis, partie en récit, & partie en action, un portrait élégamment tracé par La Bruyere, qui pouvoit fournir quelques traits plaiſans, & non le ſujet d'une Comédie. Celle-ci, qui n'eut point de ſuccès dans ſa nouveauté, en eut beaucoup en 1731, qu'elle fut repriſe; mais elle n'eſt point reſtée au Théâtre.

Démocrite, représenté le 12 Janvier 1700, dédommagea Regnard du sort du *Distrait*. Quoique le Philosophe Grec y soit quelquefois un peu pédant, &, en général, moins plaisant qu'il ne sembloit devoir l'être entre les mains de Regnard, que l'unité de lieu ne soit point observée, que l'on voie avec étonnement un Roi à Athenes, où il n'y en avoit plus depuis 700 ans, & que le dénouement soit romanesque, la gaîté de Cléanthis, de Strabon & de Thaler en a fait le succès, & le soutient.

Le 11 Février suivant, le Poëte donna le *Retour imprévu*. Il y a peu de petites Pieces qui soient plus plaisantes, & que l'on revoie avec plus de plaisir. La *Mostellaire* de Plaute en a fourni le sujet, qui avoit été déja employé par Rivey, dans sa Comédie des *Esprits*, & par Montfleury, dans son *Comédien-Poëte*.

Les Folies Amoureuses, représentées le 15 Janvier 1704, sont une Piece d'in-

trigue, qui peut être regardée comme la débauche d'une imagination & d'un esprit très-gais. Le Prologue qui la précéde, & le Divertissement qui la termine, sous le titre du *Mariage de la Folie*, ne furent joués que dans leur nouveauté, & ont été supprimés aux reprises.

Les Ménechmes, qui parurent le 4 Décembre 1705, sont tirés de Plaute. C'est une des Pieces que Regnard a le plus travaillées. Moliere, en traitant l'*Amphitrion* du même Auteur, y avoit conservé le costume Grec; Regnard plia les *Ménechmes* au costume François; & toutes les fois qu'il a suivi son modele, ou qu'il s'en est écarté, il s'est élevé bien au-dessus. Il dédia cette Comédie à Despréaux, contre lequel il écrivit ensuite: « parce que, (dit Voltaire) » ce dernier ne lui avoit pas rendu as» sez de justice. »

Le Légataire Universel, représenté le

9 Janvier 1708, eſt la derniere Piece de Regnard, & la plus plaiſante de celles qu'il a compoſées. On peut la regarder comme un chef-d'œuvre de gaîté, un ouvrage d'une eſpece très-ſinguliere; une anecdote connue en avoit fourni le ſujet. Le principal Perſonnage eſt un Vieillard mourant, dont le teſtament intéreſſe tous ceux qui l'entourent, & qui craignent que la mort qui le menace, ne lui laiſſe pas le tems de le dicter. De ce fonds triſte & lugubre, le Poëte a tiré la Piece de la gaîté la plus folle & la plus ſoutenue, dont le ſuccès a toujours été conſtant. La critique n'épargna pas cette Comédie, qui y prête en effet par les mœurs, par diverſes inattentions échappées à l'Auteur, & par quelques plaiſanteries, qui ne ſont pas toutes du meilleur goût. Regnard y fut ſenſible; au lieu de ſe contenter de lui oppoſer ſon ſuccès, il crut pouvoir, comme Moliere, lui impoſer

poſer ſilence ; &, le 19 Février, il donna la *Critique du Légataire Univerſel*, qui n'eut que trois repréſentations, qui n'a jamais été répriſe, & qui ne mérite pas de l'être.

Tels ſont les écrits qui ont fait la réputation de ce Poëte aimable & voluptueux ; on ne peut mieux en terminer la liſte, que par le jugement qu'en a porté Voltaire : « Qui ne ſe plaît point » aux Comédies de Regnard, n'eſt pas » digne d'admirer Moliere. »

Jean-François Regnard mourut, comme nous l'avons dit, à *Grillon*, le 4 Septembre 1709, & fut enterré le lendemain dans l'égliſe de Saint-Germain de Dourdan. On a dit que le chagrin avoit avancé le terme des jours de cet homme ſi gai ; d'autres ont prétendu que ſa mort avoit été cauſée par une médecine dont il n'avoit pas beſoin, & pour laquelle il avoit préféré de prendre l'ordonnance de ſon Cocher, au lieu de

celle de ſon Médecin. Ces contes, rapportés dans toutes les vies de notre Auteur, ne ſont ni vrais, ni plaiſans, & ne méritent pas d'être répétés.

LA

LA
SÉRÉNADE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

M. GRIFON, Pere de Valere.
VALERE, Amant de Léonor.
MADAME ARGANTE, Mere de Léonor.
LÉONOR.
M. MATHIEU.
SCAPIN, Valet de Valere.
MARINE, Servante de Madame Argante.
CHAMPAGNE, Valet de M. Mathieu.
MUSICIENS & DANSEURS.



La

LA SÉRÉNADE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. MATHIEU, MARINE.

MARINE.



JE vous dis encore une fois que M... n'est pas au logis, & qu'il faut que vous ... si vous voulez lui parler.

M. MATH...

A la bonne heure, je revie... , Marine, dis-lui que j'ai vendu ... sonne qui doit épo... demoi...

...R...

Je vo... ur ... s fussiez étran... e de collier ... de cette a... e les ma... mpétence ? ... doit s'intri... laisser les

... e, qu'on voie

A ij

jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie; c'est un métier trop périlleux Une fille est une marchandise qu'on ne sauroit garantir; & l'on n'en a pas plûtôt fait l'emplette, qu'on voudroit en être défait à moitié de perte.

MARINE.

Oui, mais ceux qui font des mariages ne s'embarrassent guere du succès; & quand ils ont reçu leur pot de vin, & que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un collier?

M. MATHIEU.

Je vais le lui livrer & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'est pas là ce que je demande. Quel homme est-ce?

M. MATHIEU.

C'est un fort honnête homme, fort riche, fort vieux & fort goutteux.

MARINE.

Que la peste te creve!

M. MATHIEU.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoûtantes; mais, comme vous savez, entre l'utile & l'agréable, il n'y a pas à balancer.

MARINE.

Oui, pour des ladres comme vous, qui ne connoissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien, & de faire travailler leur argent à gros & très-gros intérêt; mais pour une jeune personne,

comme Léonor, qui cherche à passer ses jours dans le plaisir, vous trouverez bon, s'il vous plaît, vous & Madame sa mere, qu'elle préfere l'agréable à l'utile; & que moi, de mon côté, je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

M. MATHIEU.

Hélas! ma pauvre enfant, romps, casse, brise le mariage en mille pieces, je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même, en cas de besoin, pourvu que tu me fasses payer de mes peines un peu grassement.

MARINE.

Un peu grassement! Eh! mort de ma vie, n'êtes-vous pas déja assez gras? Allez, vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

M. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse. Mais je ne songe pas que mon homme m'attend: il veut donner tantôt une sérénade à sa maîtresse. Musiciens & filles de chambre ont volontiers commerce ensemble; n'y en a-t-il pas quelqu'un de tes amis à qui tu voulusses faire gagner cet argent-là?

MARINE.

Qu'il aille au diable avec sa sérénade. Je vais songer à lui donner l'aubade, moi.

M. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrois bien rester plus long-tems avec toi, je ne m'y ennuie jamais.

MARINE.

Et moi, je m'y ennuie toujours.

M. MATHIEU.

Adieu.

SCENE II.

MARINE, *seule.*

JE prie le Ciel qu'il te conduise, & que tu te puisses casser le cou Il n'y auroit pas grand mal quand tous ces maquignons de mariages-là seroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere! il ne sait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de la part de sa maîtresse. Voici son valet à propos.

SCENE III.

SCAPIN, MARINE.

SCAPIN.

BON jour, ma charmante.

MARINE.

Bon jour, mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta maîtresse?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton maître ?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien, s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un Gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon, son pere, est bien riche; mais il est bien ladre.

MARINE.

Nous nous en appercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois, je sers mon maître sans gages & *incognito*.

MARINE.

Comment, *incognito* ?

SCAPIN.

Oui. Monsieur Grifon ne sait pas que son fils a l'honneur d'être à moi; il ne me connoît pas même. Je loge en ville, & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chere.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon maître, quand il est mal avec son pere.

MARINE.

Voilà un beau ménage !

SCAPIN.

Hé ! dis-moi un peu....

MARINE.

Je n'ai rien à te dire. Tiens, rends cette lettre-là à ton maître.

SCAPIN.

Comme tu fais, Marine ! Regarde-moi un peu.

SCAPIN.

Hé bien ! que me veux-tu ?

SCAPIN.

Vous plairoit-il ſeulement, ô beauté léoparde ! me dire le contenu de cette lettre ?

MARINE.

Je n'ai pas le tems.

SCAPIN.

Tu me romps ſi ſouvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot !

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on ſouhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire, Marine ; c'eſt le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parlerai, s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairai, ſi je veux.

SCAPIN.

Dis ſi tu peux, mon enfant ? Cela eſt difficile.

MARINE.

Mais voyez cet animal qui veut m'empêcher de parler !

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaiſant viſage, pour fermer la bouche à une femme !

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi, ni ton pere, ni ta mere, ni toute ta peſte de génération ne me feroient pas rabattre une ſyllabe.

SCAPIN.

Qu'elle eſt agréable !

MARINE.

Quand on parle bien, on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler ſouvent.

MARINE.

Va, va, quand je ſerai morte, je me tairai aſſez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc ſavoir le contenu de la lettre?

SCAPIN.

Moi ? Point du tout ; je ne veux rien ſavoir.

MARINE & SCAPIN *enſemble.*

MARINE.	SCAPIN.
Oh ! tu ſauras pourtant, malgré que tu en	Oh ! tu auras menti ; & il ne ſera pas dit que

aies, que ma maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vu; que sa mere a terminé l'affaire; qu'elle prie Valere...Que la peste te creve! Adieu. tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux rien savoir; laisse-moi en repos; garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse t'étrangler! Adieu.

SCENE IV.

SCAPIN, *seul.*

Par ma foi, c'est une charmante chose qu'une femme! Quelle docilité d'esprit! quelle complaisance! Voilà une des plus raisonnables que je connoisse. Mais je m'amuse ici, & je dois aller promptement porter cette lettre à mon maître, car il est diablement amoureux. Qui dit amoureux, dit impatient; & qui dit impatient, suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pied au cul, que le bon jour. Mais le voilà.

SCENE V.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

HÉ bien ! Scapin, apprends-moi des nouvelles de Léonor. L'as-tu vue ? Que t'a dit Marine ?

SCAPIN.

Marine ? Rien du tout. C'est une fille dont on ne sauroit tirer une parole.

VALERE.

Marine ne t'a rien dit, elle qui parle tant ?

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien : mais tout ce que j'ai pu comprendre de la volubilité de son discours, c'est qu'il faut renoncer à Léonor ; & le pis que j'y trouve, c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

VALERE.

Quoi ! que dis-tu ? Parle, explique-toi. Renoncer à Leonor ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement ?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

VALERE.

Quoi ! tu n'as pu pénétrer ?...

SCAPIN.

Oh ! Monsieur, Marine est une fille impénétrable.

VALERE.

Que je suis malheureux !

SCAPIN.

Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VALERE.

Eh ! donne donc, maraud, donne donc.

(*Il lit.*)

» Si vous m'aimez autant que je vous aime, nous » sommes les plus malheureuses personnes du » monde. Ma mere prétend me marier à un homme » que je ne connois point. Détournez le malheur » qui nous menace ; & soyez certain que je choi- » sirai plutôt la mort, que d'être jamais à d'autre » qu'à vous. »

Scapin ?

SCAPIN.

Monsieur ?

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?

SCAPIN.

Je dis, Monsieur, que ce n'est pas-là une lettre de change.

SCAPIN.

Et je me laisserai enlever Léonor ? Non, non Scapin, à quelque prix que ce soit, il faut empêcher...

SCAPIN.

SCAPIN.

Monſieur, le Ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages ; & je puis dire, ſans vanité, qu'il n'y a guere de jour qu'il ne m'en paſſe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie qui n'ont jamais été achevés ; mais j'aime trop la propagation de l'eſpece, pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALERE.

Que tu fais mal-à-propos le mauvais plaiſant ! Il faut . . .

SCENE VI.

M. GRIFON, M. MATHIEU, VALERE, SCAPIN.

SCAPIN, *bas.*

PAIX ! voici votre pere. Le vilain uſurier qui nous vendit ſi cher l'argent l'année paſſée, eſt avec lui.

VALERE, *bas.*

Vient-il lui demander ce que je lui dois ?

SCAPIN, *bas.*

Il ſeroit mal adreſſé. Ecoutons.

(*Valere & Scapin ſe retirent au fond du Théatre.*)

M. GRIFON, *à M. Mathieu.*

Je vous donnai, il y a huit jours, un ſac de mille francs à faire valoir ; dont j'ai votre billet, Monſieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Cela eſt vrai, Monſieur Griſon.

SCAPIN, *bas à Valere.*

Le bon-homme négocie avec les uſuriers auſſi-bien que nous ; mais ce n'eſt pas de la même maniere.

M. GRIFON.

Nous ſommes convenus à trois mille huit cents livres ; ce ſont encore deux cents louis qu'il faut vous donner pour le collier, Monſieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Oui ! Monſieur Griſon.

SCAPIN, *bas à Valere.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE, *bas.*

Paix ! tais-toi.

M. GRIFON.

Paſſez tantôt chez moi, ou envoyez-y quelqu'un de votre part, avec un billet de votre main, cela ſuffira : c'eſt de l'argent comptant, M. Mathieu.

M. MATHIEU.

Je n'en ſuis point en peine, & je vous laiſſe le collier, Monſieur Griſon.

SCAPIN, *à part.*

Un collier de trois mille huit cents livres ! Le friand morceau !

(*M. Mathieu ſort.*)

SCENE VII.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

AH ! vous voilà, mon fils. Que faites-vous-là ? Y a-t-il long-tems que vous y êtes ?

VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

M. GRIFON, *montrant Scapin.*

Qui est cet homme-là ?

VALERE.

C'est, mon pere...

M. GRIFON.

Quoi ? C'est...

VALERE.

Un Musicien de l'Opéra.

M. GRIFON.

Mauvaise connoissance, qu'un Musicien de l'Opéra ! Ils menent les gens au cabaret, & il faut toujours payer pour eux.

SCAPIN, *bas à Valere.*

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire Musicien ? J'aimerois mieux être toute autre chose.

VALERE, *bas à Scapin.*

Tais-toi.

M. GRIFON.

Oh ! çà, mon fils, j'ai une nouvelle à vous ap-

prendre ; la présence du Musicien ne gâtera rien, peut-être pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN, *bas à Valere.*

Votre imagination m'a fait Musicien par hasard; vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

M. GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous marier, vous, mon pere ?

M. GRIFON.

Moi-même, en propre personne.

SCAPIN, *à part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

M. GRIFON.

Que dit Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer, Monsieur, de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une premiere femme, vous hasardez d'en prendre une seconde; le péril ne vous rebute point : cela est fier, cela est grand, cela est héroïque; &, pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

M. GRIFON.

Voilà un joli garçon.

VALERE.

Ce que j'en ai dit, mon pere, n'est que par l'intérêt que je prends à votre santé.

M. GRIFON.

Ne t'en mets point en peine, ce sont mes affaires.

SCAPIN, *à Valere.*

Oui, Monſieur, que Monſieur votre pere vous donne ſeulement une belle-mere bien faite, belle, jeune, & laiſſez-le faire ; vous ſerez ravi qu'il ſe ſoit remarié, ſur ma parole.

M. GRIFON.

Oh ! je ſuis ſûr qu'il en ſera content. C'eſt une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Monſieur de l'Opéra, ce ſeroit que vous m'aidaſſiez à donner une petite ſérénade à ma maîtreſſe.

SCAPIN.

Une ſérénade, dites-vous ? Vous ne pouvez mieux vous adreſſer qu'à moi. Muſique Italienne, Françoiſe, je ſuis un homme à deux mains.

M. GRIFON.

Tout de bon ?

SCAPIN.

Demandez à Monſieur votre fils. Je ſuis le premier homme du monde pour les ſérénades ; il m'en doit encore deux ou trois.

VALERE.

Oui, mon pere.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas pour me vanter ; mais en cas de Chanteurs, Symphoniſtes, Violiſtes, Théorbiſtes, Claveciniſtes, Opéra, Opérateurs, Opératrices, Madeloniſtes, Catiniſtes, Margotiſtes, ſi difficiles qu'elles ſoient, j'ai tout cela dans ma manche.

M. GRIFON.

Je voudrois une ſérénade à bon marché.

SCAPIN.

Je ménagerai votre bourse, ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-six violons, vingt haut-bois, douze basses, six trompettes, vingt-quatre tambours, cinq orgues, & un flageolet.

M. GRIFON.

Et fi donc! voilà pour donner une sérénade à tout un royaume.

SCAPIN.

Pour les voix, nous prendrons seulement douze basses, huit concordans, si basse-tailles, autant de quintes, quatre haute-contres, huit fausscts, & douze dessus, moitié entiers & moitié hongres.

M. GRIFON.

Vous nommez-là de quoi faire un régiment de musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez-nous faire. Je veux qu'il y ait dans cette musique-là une espece de petit charivari, qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons, Monsieur votre fils & moi, donner maintenant les ordres pour...

M. GRIFON.

Attendez. On doit m'amener ma maîtresse; je suis bien aise que vous la voyiez, & que vous m'en disiez votre sentiment l'un & l'autre.

SCAPIN.

Prenez-là belle & jeune, au moins, sur-tout

d'humeur complaisante; tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALERE, *bas, à part.*

Allons-nous-en ; je me meurs d'inquiétude.

SCENE VIII.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN, MADAME ARGANTE, LÉONOR, MARINE.

M. GRIFON.

Ne vous avois-je pas bien dit qu'on devoit l'amener ? Voilà la mere & la fille de chambre.

VALERE, *bas à Scapin.*

Que vois-je, Scapin ? C'est Léonor.

SCAPIN, *à part.*

Autre incident.

Madame ARGANTE.

Allons, ma fille, approchez, & saluez le mari que je vous ai destiné. (*Elle entend parler de M. Grifon.*)

LÉONOR, *croyant que c'est Valere.*

Quoi ! Madame, voilà la personne ! . . .

Madame ARGANTE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ? Est-ce que Monsieur ne vous plaît pas ?

LÉONOR.

Je ne dis pas cela, Madame, & je n'aurai jamais d'autres volontés que les vôtres.

VALERE, *bas à Scapin.*

Scapin, elle obéit à sa mere, je suis perdu.

MARINE, *à part.*

Il y a de l'erreur de calcul.

Madame ARGANTE.

Je suis ravie, ma fille, de vous voir des sentimens raisonnables, & j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me désobéir.

LÉONOR.

Vous désobéir! moi? J'aimerois mieux mourir, que de faire quelque chose qui vous déplût.

M. GRIFON, *à Scapin.*

Voilà une fille bien née, n'est-il pas vrai?

SCAPIN, *à part.*

Il y a ici du *qui pro quo*, sur ma parole.

LÉONOR.

Tout ce que j'ai à me reprocher, Madame, c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion, & les choses sont dans un état à me permettre d'avouer, sans honte, que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

M. GRIFON, *à part.*

Comme elle m'aime déja! Cela n'est pas croyable.

LÉONOR.

Mais j'ai lieu de me plaindre. Est-ce à moi de parler comme je fais, quand vous êtes si peu sensible, Valere, aux bontés que ma mere a pour nous?

Madame ARGANTE.

Comment donc Valere? A qui en avez-vous?

M. GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCAPIN, *à part.*

Nous approchons du dénouement.

Madame ARGANTE.

Que voulez-vous dire avec votre Valere ?

LÉONOR.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage?

Madame ARGANTE.

Qu'a de commun Valere avec votre mariage ? C'est à Monsieur Grifon, que voilà, que je vous marie.

M. GRIFON, *à Léonor.*

Oui, mignonne, c'est moi qui aurai l'honneur de...

LÉONOR.

Vous, Monsieur?

Madame ARGANTE.

Je voudrois bien, pour voir, que vous ne le trouvassiez pas bon !

M. GRIFON.

Monsieur mon fils, par quelle aventure est-il mention de vous dans tout ceci ?

VALERE.

Par une aventure fort naturelle, mon pere.

M. GRIFON.

Comment une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Oui, Monsieur. Mademoiselle est fille, Monsieur est garçon ; elle est aimable, il est joli homme ; ils ont fait connoissance, ils s'aiment, ils sont dans le goût de s'épouser : y-a-t-il rien là que de fort naturel?

SCAPIN.

Il n'eſt point queſtion de la nature là-dedans; c'eſt la raiſon & l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monſieur eſt le pere, Madame eſt la mere; la raiſon eſt de leur côté, la nature eſt une ſotte, & vous auſſi, m'amie.

Madame ARGANTE.

Il a raiſon.

LÉONOR.

Quoi! à l'âge que j'ai, ma mere, vous voudriez me faire épouſer un homme comme Monſieur? Vous n'y ſongez pas.

VALERE.

Quoi! à l'âge que vous avez, mon pere, vous voudriez vous marier à une fille comme Mademoiſelle? Je crois que vous rêvez.

LÉONOR.

En vérité, ma mere, vous êtes trop raiſonnable pour exiger de moi une choſe auſſi éloignée du bon ſens.

VALERE.

Sérieuſement parlant, mon pere, vous n'êtes point d'âge encore à radoter.

Madame ARGANTE.

Ouais! Et où ſommes-nous donc? Allons, petite ridicule, qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monſieur.

VALERE.

Non pas, Madame, s'il vous plaît.

M. GRIFON.

Qu'eſt-ce à dire?

VALERE.

Avec votre permiſſion, mon pere, cela ne ſera pas, je vous aſſure.

M. GRIFON.

Cela ne ſera pas ? Que dites-vous à cela, Monſieur le Muſicien ?

SCAPIN.

Vous avez-là un grand garçon bien mal morigéné, Monſieur.

M. GRIFON.

Pendard !

VALERE.

Que diroit-on dans le monde, ſi en ma preſence je vous laiſſois faire une action auſſi extravagante que celle-là ?

M. GRIFON.

Quoi donc, extravagante ? Comment donc ? A son pere, malheureux !

MARINE.

A votre pere !

SCAPIN.

A votre propre pere !

VALERE.

Quand il ſeroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'eſt encore, je ne ſouffrirai point que l'amour lui faſſe tourner la cervelle juſqu'à ce point-là.

M. GRIFON.

Mais quelle Comédie jouons-nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils, Madame.

Madame ARGANTE.

Cela n'eſt rien. J'ai bien des excuſes à vous faire pour ma fille, Monſieur.

MARINE.

Voilà des enfans bien obstinés. Mais aussi pourquoi vous exposer à vous marier, sans savoir si Monsieur votre fils le voudra bien ?

M. GRIFON.

S'il le voudra bien ?

SCAPIN.

Monsieur, avec trois ou quatre cents pistoles, ne pourrions-nous point le mettre à la raison ?

M. GRIFON.

Je l'y mettrai bien sans cela.

Madame ARGANTE.

Et moi, je vous réponds de cette petite impertinente-là ; elle vous épousera, ou je la mettrai dans un lieu d'où elle ne sortira de long-tems.

LÉONOR.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie, que d'épouser un homme que je n'aime point.

SCENE IX.

Madame ARGANTE, M. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

ELLE s'en va, Madame.

Madame ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je saurai la réduire; elle sera votre femme aujourd'hui, ou vous mourrez de mort subite.

SCENE X.

SCENE X.

M. GRIFON, VALÈRE, SCAPIN.

M. GRIFON.

De mort ſubite ! Voilà à quoi vous m'expoſez, Monſieur le coquin ! Laiſſe-moi faire, je veux l'épouſer à ta barbe ; je m'en vais dépenſer tout mon bien pour m'en faire aimer ; je lui donnerai des préſens, des bijoux, des maiſons, des contrats, des cadeaux, des feſtins, des ſérénades, des ſérénades, Monſieur le Muſicien ; & je lui ferai des enfans, pour te faire enrager.

SCAPIN, *à part.*

Oh ! pour celui-là, on vous en défie.

SCENE XI.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

Non, Scapin, il n'y a point d'extrémité où je ne me porte pour empêcher ce mariage-là.

SCAPIN.

Doucement, Monſieur, nous abaiſſerons ſes fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris le ſoin d'une ſérénade ; il vient de négocier un

certain collier ; laiſſez-moi faire. Mais le diable eſt que nous n'avons point d'argent.

VALERE.

Ah ! mon pauvre Scapin, cherche, imagine, invente des moyens pour en trouver ; engage tout, vends tout, donne tout.

SCAPIN.

Hé, que diable engager, que vendre ? Pour tout meuble & immeuble, vous n'avez que votre habit & le mien ; encore le Tailleur n'eſt-il pas payé.

VALERE.

Quoi ! tu ne peux trouver...

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous, les reſſorts de mon eſprit emprunteur ſont diablement uſés...

VALERE.

Mais quoi !...

SCAPIN.

Laiſſez-moi un peu rêver tout ſeul. J'ai ma ſérénade en tête ; ſi je pouvois avoir ſeulement de quoi payer les Muſiciens dont je me veux ſervir.......

VALERE.

A quoi bon ?.....

SCAPIN.

J'ai beſoin de me recueillir, vous dis-je ; laiſſez-moi en repos, & allez fortifier Léonor dans le deſſein de ne point épouſer votre pere.

VALERE, *à part.*

Il faut vouloir tout ce qu'il veut, j'ai beſoin de lui.

SCENE XII.

SCAPIN, *seul.*

Ce n'est pas une petite affaire, pour un valet d'honneur, d'avoir à soutenir les intérêts d'un maître qui n'a point d'argent. On s'accoquine à servir ces gredins-là, je ne sais pourquoi ; ils ne paient point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois ; on a plus d'esprit qu'eux ; on les fait vivre ; il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne sont tout au plus que de moitié ; & avec tout cela nous sommes les valets, & ils sont les maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétends, à l'avenir, travailler pour mon compte ; ceci fini, je veux devenir maître à mon tour.

SCENE XIII.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

SCAPIN.

Mais que vois-je ?

CHAMPAGNE.

Hé ! c'est toi, mon pauvre Scapin !

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce pays-ci ?

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espece de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit défendu de paroître à la ville, elle me prescrivoit un tems pour voyager : mes voyages sont finis, je reparois sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à présent ? Je t'ai vu autrefois le plus adroit grison, &, soit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La Justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné ; il n'y a plus rien à faire dans le commerce : elle prend toujours les choses du mauvais côté. J'ai renoncé aux vanités du monde, & je me suis jeté dans la réforme.

SCAPIN.

Toi, dans la réforme ?

CHAMPAGNE.

Oui, mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis retiré, je prête sur gages.

SCAPIN.

La retraite est méritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foi ! il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque chose ; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, que d'en aider des particuliers dans leurs nécessités pressantes.

SCAPIN.

Voilà un motif fort charitable !

CHAMPAGNE.

Je me suis associé avec un fort honnête homme, qui est, je pense, lui, associé avec un autre fort honnête homme, chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cents livres.

SCAPIN, *à part.*

Deux mille huit cents livres ! Serions-nous assez heureux !.... Cela seroit admirable. (*Haut.*) Tu es associé avec Monsieur Mathieu?

CHAMPAGNE.

Avec Monsieur Mathieu : mais je suis un peu subalterne, à la vérité. Nous demeurons ensemble, il me loge fort haut, me meuble modestement, m'habille chaudement pour l'été, fraîchement pour l'hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages ; mais ce que je prends, c'est pour moi.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition ! Et, dis-moi, es-tu toujours aussi ivrogne qu'avant ta lettre de cachet ?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cents livres?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cents livres.

SCAPIN.

Chez Monsieur Grison ?

CHAMPAGNE.

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit?

SCAPIN.

Pour le ſurplus d'un collier que Monſieur Mathieu lui a vendu ?

CHAMPAGNE.

Je l'ai ouï dire ainſi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monſieur Mathieu, pour marque que tu ne viens pas à faux ?

CHAMPAGNE.

Cela eſt comme tu le dis. Voilà le billet. Hé ! d'où diantre ſais-tu tout cela ?

SCAPIN.

Je ſuis l'aſſocié du fils de Monſieur Grifon, moi.

CHAMPAGNE.

Quoi ! tu te mêles auſſi ?...

SCAPIN.

Nous ne ſommes aſſociés que pour emprunter, nous autres. Le connois-tu, Monſieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN, *à part.*

Tant mieux. (*Haut.*) Monſieur Grifon n'eſt pas au logis, &, en attendant qu'il vienne, nous pouvons aller renouveller connoiſſance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur : je ne refuſe point des parties d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu ! j'enrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne sera que pour un moment. Va-t-en m'attendre, ici près, aux barreaux verds, & faire tirer bouteille.

SCENE XIV.

SCAPIN, *seul.*

VOILA un fripon que je friponnerai, sur ma parole, si je puis seulement attraper le billet.

SCENE XV.

M. GRIFON, MARINE, SCAPIN.

MARINE, *à M. Grifon.*

JE vous dis, Monsieur, que vous aurez plus de peine que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je vous cherchois pour vous dire que dans peu votre sérénade sera en état.

M. GRIFON.

Bon ! Voilà ma maison, & voilà celle de ma maîtresse,

SCAPIN, *à part.*

Tant mieux; cela est fort commode pour mon dessein.

SCENE XVI.

M. GRIFON, MARINE.

M. GRIFON.

Tu dis donc, Marine, que tu viens de la part de Léonor ?

MARINE.

Oui, Monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

M. GRIFON.

Elle revient à elle, j'en suis bien aise.

MARINE.

Elle est au désespoir de n'avoir pu se contraindre devant Madame sa mere; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

M. GRIFON.

Voilà un fort sot compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

MARINE.

Elle sait trop bien vivre pour manquer à la civilité. Elle m'a aussi chargée de vous prier de ne point presser Madame sa mere sur votre mariage, & de lui donner du tems pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

M. GRIFON.

Vous êtes une impertinente, m'amie, & je ne sais...

MARINE.

Je vous demande pardon, Monsieur, je vous respecte trop pour vous rien dire, de mon chef, qui vous déplaise. Ce sont les sentimens de ma maîtresse que je vous explique le plus clairement & le plus succinctement qu'il m'est possible.

M. GRIFON.

Je ne veux point savoir ses sentimens, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

MARINE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change; &, quelque aversion qu'elle ait pour vous, elle ne laissera pas de vous épouser si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge, votre air & votre visage contre vous : dans le fond, je gagerois que vous avez les meilleures manieres du monde.

M. GRIFON, *à part.*

Voilà une insolente qui, à mon nez, me vient chanter pouille!

MARINE.

C'est votre physionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée : elle en reviendra peut-être, & vous aimera à la folie; que sait-on? Vous ne seriez pas le premier magot qui auroit épousé une jolie fille.

M. GRIFON, *à part.*

Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher, elle peut me rendre service. (*Haut.*) Tu me parois d'agréable humeur?

MARINE.

Je suis assez franche, comme vous vo

M. GRIFON.

C'est ce qu'il me semble. Je veux êt amis, & , si le mariage se fait, ne te m peine. Dis-moi un peu, en confidence sorte de caractere est-ce que Léonor, & droit-il que je fisse pour lui plaire ?

MARINE.

Vous n'avez qu'à mourir, Monsieur plus grand plaisir que vous lui puissiez fa

M. GRIFON.

Ce n'est pas là ce que je te demande humeur est-elle ?

MARINE.

Ah ! de l'humeur du monde la plus ne lui connois qu'un petit défaut.

M. GRIFON.

Quel est-il ?

MARINE.

C'est, Monsieur, que, quand ell quelque chose en tête, & qu'on s'avi tredire, elle crie, elle peste, elle jure elle mort, elle égratigne, elle estrop cas de besoin ; mais dans le fond, c'e enfant.

M. GRIFON.

Voilà une humeur bien douce vraime cela n'a-t-elle point quelque passion d

MARINE.

Non, Monsieur, rien ne la domine. goûts pour toutes les belles manieres ;

RIFON.
Ionsieur Grifon, Et où est

APIN.
Je ne viens qu'à bonnes en
s'il vous plaît, la bonté d

RIFON.
de Monsieur Mathieu; ma
oint pour être à lui.

APIN.
e je ne mérite pas, Mo
son compere, Isaac-Jérôm
aître marchand Fripier
ant la Cour : si l'on peut v
vice, vous n'avez qu'à
serviteur.

GRIFON.
.

APIN.
e pays-là : mon frere est
e commis du secrétaire
ne d'affaires, & mon on
l'hôtel des Fermes.

GRIFON.
uelquefois plus utiles

APIN.
ur. J'ai autrefois, par l
in des galeres, & je sau
ende honorable à Mons

SCENE XVII.

M. GRIFON, *seul.*

CETTE fille-là a quelque chose de bon dans ses manieres.

SCENE XVIII.

M. GRIFON, SCAPIN *déguisé, ayant un emplâtre sur l'œil.*

M. GRIFON.

AH ! ah ! voilà une plaisante figure d'homme !

SCAPIN.

Ne pourriez-vous point, Monsieur, me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon.

M. GRIFON.

Que lui voulez-vous à Monsieur Grifon ?

SCAPIN.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que Monsieur Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit sieur Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cents livres restant à payer pour un collier que ledit sieur Grifon a acheté dudit sieur Mathieu.

M.

M. GRIFON.

C'est moi qui suis Monsieur Grifon. Et où est le billet ?

SCAPIN.

Le voilà, Monsieur ; je ne viens qu'à bonnes enseignes. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'expédier.

M. GRIFON.

Oui, voilà l'écriture de Monsieur Mathieu ; mais je ne vous connois point pour être à lui.

SCAPIN.

C'est une gloire que je ne mérite pas, Monsieur ; je suis seulement son compere, Isaac-Jérôme-Boisme Rousselet, maître marchand Fripier ordinaire privilégié suivant la Cour : si l'on peut vous y rendre quelque service, vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

M. GRIFON.

Je vous suis obligé.

SCAPIN.

J'ai des amis en ce pays-là : mon frere est apprenti partisan chez le commis du secrétaire de l'intendant d'un homme d'affaires, & mon oncle est le Sous-portier de l'hôtel des Fermes.

M. GRIFON.

Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN.

Il est vrai, Monsieur. J'ai autrefois, par leur moyen, tiré mon parrain des galeres, & je sauvai l'année passée une amende honorable à Monsieur

MARINE.

Monſieur, je ſuis à votre ſervice. Pour la main, je l'ai auſſi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toi? mais ſerois-tu fille à travailler de nuit?

MARINE.

Pourquoi non? c'eſt dans ce temt-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies qui ne n'abandonneront pas dans le beſoin.

SCAPIN.

Bon, bon! il ne me faut pas de plus vaillans champions pour mon deſſein. Mais j'entends Monſieur Grifon. Allez m'attendre au prochain détour; je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

VALERE.

Cependant, ſi tu me diſois de quelle maniere.....

SCAPIN.

Hé! allez-vous-en.

VALERE.

Je pourrois peut-être......

SCAPIN.

Oh! retirez-vous.

(*Scapin voyant arriver M. Grifon, remet ſon emplâtre ſur l'autre œil.*)

SCENE XXI.

M. GRIFON, SCAPIN.

M. GRIFON.

IL y a deux cents louis neufs dans cette bourse; voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN, *prenant la bourse.*

Vous êtes trop exact, & vous savez trop bien compter.

M. GRIFON.

Il n'importe, Monsieur, pour plus grande sûreté..

SCAPIN.

Je ne regarderai point après vous, Monsieur; le compere Mathieu me l'a défendu.

M. GRIFON.

Vous êtes le maître. Serviteur.

SCAPIN, *à part.*

Voilà de quoi payer la sérénade.

SCENE XXII.

M. GRIFON, *seul.*

IL me semble que mon borgne a changé son œil de l'autre côté. Monsieur Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voilà quitte. Je ne sais ce que cela signifie; mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi, qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour! la nuit devient obscure, & le Musicien devroit être ici.

SCENE XXIII.

M. GRIFON, CHAMPAGNE, *ivre*,

CHAMPAGNE *chante.*

LIRA, lera, lera.

M. GRIFON.

J'entends quelqu'un qui chante, seroit-ce lui?

CHAMPAGNE.

Par la sembleu! je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

M. GRIFON.

Qui va-là? Est-ce vous, Monsieur le Musicien?

CHAMPAGNE.

Oui, à-peu-près, c'est un ivrogne.

M. GRIFON.

Passez votre chemin, mon bon ami.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin ?

M. GRIFON.

Oui.

CHAMPAGNE.

Oui, qui le pourroit.

M. GRIFON.

Quel maraud est ceci ?

CHAMPAGNE.

Maraud ! voilà quelqu'un qui me connoît. Je suis plus pesant que de coutume, & je ne sais si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bu.

M. GRIFON, *à part.*

Ne feroit-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils qui viendroit ici pour troubler la fête ? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Holà ! l'ami, qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moi, par parenthèse ?

M. GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé ! palsambleu, si je le savois, je ne le demanderois pas.

M. GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier ?

SCENE XXII.

M. GRIFON, *seul.*

IL me semble que mon borgne a changé son œil de l'autre côté. Monsieur Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voilà quitte. Je ne sais ce que cela signifie; mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi, qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour! la nuit devient obscure, & le Musicien devroit être ici.

SCENE XXIII.

M. GRIFON, CHAMPAGNE, *ivre*,

CHAMPAGNE *chante.*

LERA, lera, lera.

M. GRIFON.

J'entends quelqu'un qui chante, seroit-ce lui?

CHAMPAGNE.

Par la sembleu! je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

M. GRIFON.

Qui va-là? Est-ce vous, Monsieur le Musicien?

CHAMPAGNE.

Oui, à-peu-près, c'est un ivrogne.

M. GRIFON.

Passez votre chemin, mon bon ami.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin ?

M. GRIFON.

Oui.

CHAMPAGNE.

Oui, qui le pourroit.

M. GRIFON.

Quel maraud est ceci ?

CHAMPAGNE.

Maraud ! voilà quelqu'un qui me connoît. Je suis plus pesant que de coutume, & je ne sais si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bu.

M. GRIFON, *à part.*

Ne seroit-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils qui viendroit ici pour troubler la fête ? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Holà ! l'ami, qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moi, par parenthese ?

M. GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé ! palsambleu, si je le savois, je ne le demanderois pas.

M. GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier ?

CHAMPAGNE.

Je ne fais, je ne m'en fouviens pas. Je fuis pourtant venu pour quelque chofe. Ah !..... Monfieur Grifon, le connoiffez-vous ?

M. GRIFON.

Je ne me trompois pas, c'eft un fripon.

CHAMPAGNE.

Juftement, un fripon, un vilain, un feffe-Mathieu.

M. GRIFON.

A qui penfes-tu parler ? c'eft moi qui fuis Monfieur Grifon.

CHAMPAGNE.

Le diable emporte fi je l'aurois deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, monfieur Mathieu, cet autre vilain; ce ladre.......

M. GRIFON.

Ce pendard-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience, oui, c'eft bien dit, allons doucement. Ce monfieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il eft arrivé que, par la concomitance d'un collier.... enfin je ne me fouviens pas bien de tout cela.

M. GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t-on pour jouer le perfonnage que tu fais ?

CHAMPAGNE.

Comme Monfieur Mathieu eft un vilain, je ne gagne pas grand'chofe; mais je fuis fobre.

M. GRIFON.

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Monsieur Grifon, je suis Monsieur Champagne : donnez-moi de l'argent au plus vîte, car j'ai hâte.

M. GRIFON.

Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Oui, parbleu, de l'argent ; je ne perds point le jugement, j'ai beau boire. Il me faut huit cents deux mille & quelques livres : j'ai le billet de M. Mathieu, vous allez voir, car je n'y vois goutte.

M. GRIFON, *à part.*

Voilà justement l'enclouure. (*Haut.*) Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami : si tu as le billet de Monsieur Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable ; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point ce diable de billet.

M. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien, la peste m'étouffe ! Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

M. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh ! vous en demandez trop. Quand on a bu, on ne peut pas retrouver sa maison, vous vou-

lez que je retouve un billet : il n'y a pas de raison à cela.

M. GRIFON.

Tu en as beaucoup, toi.

CHAMPAGNE.

Ecoutez, ne nous brouillons point. J'étois de sang froid quand je l'ai perdu ; je le retrouverai quand je serai de sang-froid, cela est infaillible. Jusqu'au revoir.

M. GRIFON.

Il n'est pas si ivre qu'il paroît.

SCENE XXIV.

M. GRIFON, *seul.*

MONSIEUR mon fils choisit mal ses gens. Il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s'imagine. Quelque nuit qu'il fasse, je connois les fourbes d'une lieue.

SCENE XXV.

SCAPIN, M. GRIFON.

SCAPIN.

ALLONS, Monsieur, de la joie. Vive l'amour & la musique. Je vous amene ici tout un Opéra.

M. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

SCAPIN.

Pour nous éclairer, Monsieur; ma musique est une musique de conséquence, il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons, Messieurs, de la symphonie.

SÉRÉNADE.

M. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS SYMPHONISTES, DANSEURS & MUSICIENS.

UN VÉNITIEN *chante.*

« Hor che più belle
» Splendon le stelle,
» Il sonno sbandite, amanti,
» Con suoni, con canti,

» La cruda fvegliate :
» Fate, fate
» Che veda fuoi rigori,
» E miei dolori.

UNE VÉNITIENNE.

» Forfe ch' il lungo piangere,
» Potrà frangere
» Sua crudeltà,
» Ed un di merce,
» La tua fè ritrovera.

UN VÉNITIEN.

» Amanti
» Coftanti,
» Sofrite le penne,
» Portate catene,
» Sperate merce;
» Fra dogli e martiri,
» Fra pianti e fofpiri,
» Si prova la fe.
» Amanti
» Coftanti,
» Sperate merce.

UNE VÉNITIENNE.

» Spero, fpero ch' un di l'amor
» Darà pace al dolor :
» Il mio fedel ardor
» Po ben far
» Triomphar
» Quefto mifero cuor. »

SCAPIN.

Peut-être que l'Italien ne vous plaît pas? Il faut vous fervir à la Françoife.

(Il va chercher six femmes, déguisées avec des manteaux rouges, qui viennent en dansant, & font un spectacle. Léonor & Marine sont du nombre.)

SCAPIN.

Amis, tenez-vous tous prêts;
La bête est dans nos filets.
Lorsqu'un vieux fou s'échappe
D'être amoureux sur ses vieux ans,
Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

CHŒUR.

Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.
Vive la jeunesse,
Vive le printems,
C'est le tems
De la tendresse.
Fuyez d'ici, sombre vieillesse,
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les violons.

UNE MUSICIENNE.

Un jour un vieux hibou
Se mit dans la cervelle,
D'épouser une hirondelle
Jeune & belle,
Dont l'amour l'avoit rendu fou:
Il pria les oiseaux de chanter à sa fête:
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête;
Il n'y resta que le coucou.

M. GRIFON.

Monsieur le Musicien, voilà de vilaines paroles!

SCAPIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, ce sont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais, allons au fait.

(*Les violons jouent un air sur lequel les femmes de la sérénade dansent, & en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de Monsieur Grifon & de Scapin.*)

M. GRIFON.

Miséricorde ! des pistolets, Monsieur le Musicien !

SCAPIN.

Paix, paix ! ne faisons point de bruit ; nous ne sommes pas les plus forts.

M. GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Et paix, paix ! ils prennent le mien, & je ne dis mot.

M. GRIFON.

Ils me déshabillent, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Hé! comme vous criez : faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps ?

M. GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches, Monsieur le Musicien, & prennent ma bourse.

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes, mais il n'y a rien, ils seront bien attrapés.

M. GRIFON.

Ils me prennent un collier de deux cents pistoles, Monsieur le Musicien.

LÉONOR & MARINE *se retirent.*

SCAPIN.

Bon, bon ! ils ne tuerent personne.

M. GRIFON.

Ah ! la maudite sérénade !

SCENE XXVI & derniere.

VALERE, SCAPIN, M. GRIFON, LÉONOR, MARINE, DANSEURS.

VALERE.

Ah ! mon pere ! comme vous voilà ! & d'où venez-vous ?

SCAPIN.

Nous venons de donner une sérénade.

M. GRIFON.

Ah ! Valere, je suis mort : on vient de me voler un collier de quatre cents pistoles.

VALERE.

Ne vous alarmez point, mon pere ; je vous amene vos voleurs.

LÉONOR & MARINE *jettent leur manteau.*

M. GRIFON.

Miséricorde ! Léonor, Marine !

MARINE.

Oui, Monsieur; c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN.

Ah! coquine tu iras aux galeres.

VALERE, *à M. Grifon.*

Si vous voulez consentir que j'épouse Léonor, je vous montrerai votre collier.

M. GRIFON.

Mon collier? Ah! je te promets que si je le retrouve, je consens à tout.

VALERE, *tirant le collier de sa poche.*

Je n'irai pas loin.

M. GRIFON, *voulant prendre le collier.*

Ah! mon cher collier!

VALERE.

Ah! tout beau, s'il vous plaît, mon pere: je vous ai dit que je vous le ferois voir, mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie, elle a besoin d'un collier. En voilà un tout trouvé. (*à Léonor.*) Je vous prie, Mademoiselle, de l'accepter pour l'amour de moi.

M. GRIFON.

Comment donc?

SCAPIN.

Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse aussi mes petites excuses, & que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cents louis, c'étoit moi; que je ne suis qu'une façon de Musicien.

M. GRIFON.

Double pendard! Ah! je suis assassiné! Quelle

maudite journée ! Non, je ne veux jamais entendre parler, ni de fils, ni de maîtresse, ni d'amour, ni de mariage, & je vous donne à tous les diables. (*Il sort.*)

MARTINE.

Tant mieux : voilà peut-être la premiere chose qu'il ait donnée de sa vie.

SCAPIN *chante, & le Chœur répete.*

J'offre ici mon savoir faire
A tous ceux qui n'ont point d'argent ;
Je crois que le nombre en est grand,
Et je n'aurai pas peu d'affaire.
Malgré toute ma ressource,
Gardez-vous d'un sexe enchanteur :
Non content de prendre le cœur,
Il en veut encore à la bourse.

Fin du premier & dernier Acte.

LE BAL,*

COMÉDIE.

* Cette Comédie a été représentée & imprimée ſous le titre du *Bourgeois de Falaiſe*; mais en 1700, M. Regnard, dans le Recueil de ſes Œuvres, jugea à propos de l'intituler *le Bal*.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, Pere de Léonor.
LÉONOR.
VALERE, Amant de Léonor.
M. DE SOTENCOUR, Bourgeois de Falaise.
LISETTE, Servante de Léonor.
MERLIN, Valet de Valere.
FIJAC, Gascon, sous le nom du Baron d'Aubignac.
MATHIEU CROCHET, Cousin de M. de Sotencour.
M. GRASSET, Rôtisseur.
M. DE LA MONTAGNE, Marchand de vin.
GILLETTE.
Troupe de Masques.

La Scene est à Charonne.

LE BAL,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, *seul.*

Me voici dans Charonne, & voilà le logis
Où l'amour nous conduit : gardons d'être surpris.
Il fait, ma foi, bien chaud ; j'ai bien éu do la peine :
Je suis venu sans boire. Ouf ! Je suis hors d'haleine.
Je risque dans ce lieu bien plus qu'au cabaret.
Monsieur Géronte a l'air d'un petit indiscret ;
S'il me voit, ce vieillard m'éconduira peut-être
Fort incivilement. D'ailleurs aussi mon maître
Est un autre brutal qui n'entend point raison,
Et veut être introduit ce soir dans la maison.
Entre ces deux écueils, je le donne au plus sage
A pouvoir se sauver ici de quelque orage.
Qu'on est fou ! Pour un autre aller risquer son dos !
Ah ! qu'un grand Philosophe a dit bien à propos,
Qu'un bon valet étoit une piece bien rare !
On dit que pour la noce ici tout se prépare.
Je veux, en tapinois, faire la guerre à l'œil.
Déjà la nuit commence à s'habiller de deuil.
Lisette dans ces lieux m'a promis de se rendre,
Pour savoir quel parti mon maître pourra prendre.
Mais j'entrevois quelqu'un.

SCENE II.

MERLIN, M. GRASSET *tenant un plat de rôt*, M. LA MONTAGNE *tenant un pannier de bouteilles.*

M. GRASSET, *à Merlin.*

Monsieur, voilà le rôt.

M. LA MONTAGNE, *à Merlin.*

Monsieur, voilà le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos.

(*à part.*)

Ils me prennent sans doute ici pour l'Econome;
Profitons de l'erreur, faisons le Majordome.

M. GRASSET.

Voilà douze poulets à la pâte nourris;
Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis;
Poules de Caux, pluviers, une demi-douzaine
De râles de genêt, six lapins de garenne;
Deux jeunes marcassins, avec quatre faisans:
Le tout est couronné de soixante ortolans;
Et des perdrix, morbleu! d'un fumet admirable.
Sentez plutôt. Quel baume!

MERLIN.

Oui, je me donne au diable,
Ce gibier est charmant, & je le garantis
Bourgeois, & né natif en plaine Saint-Denis.

M. GRASSET.

Monsieur !

MERLIN.

Oh ! je connois vos tours. Qu'il vous souvienne
Qu'un jour, étant chez vous, par malheur la garenne
S'ouvrit, & qu'aussi-tôt on vit tous vos garçons
S'armer habilement de broches, de bâtons,
Et qu'ils eurent grand'peine, avec cet air si brave,
A faire rembûcher au fond de votre cave,
Et dans votre grenier, tous les lapins fuyards,
Qu'on voyoit dans la rue abondamment épars.

M. GRASSET.

Je ne mérite pas, Monsieur, un tel reproche.

MERLIN *prend deux perdrix qu'il met dans sa poche.*

Donnez-moi deux perdrix : allez coucher en broche ;
Et souvenez-vous bien, vous & vos galopins,
De mieux, à l'avenir, enfermer vos lapins.

(à M. la Montagne.)

Entrez. Pour vous, Monsieur, qui portez la vendange,
Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien au change.
C'est-là tout mon vin ?

M. LA MONTAGNE.

Tout, on n'est pas un fripon.
Il faut être, en ce monde, ou marchand, ou larron.

MERLIN, *tirant une bouteille.*

On est bien tous les deux. Voyons. Sans vous déplaire,
Cette bouteille-ci me paroît bien légere.
Vous êtes un fripon, un scélérat.

M. LA MONTAGNE.

Monsieur,
Vous me rendez confus.

MERLIN.

Un arabe, un voleur.

M. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontés !

MERLIN.

Sans parler de la colle,
Ni des ingrédiens dont votre art nous désole,
Je vous y tiens : voilà, Monsieur le gargotier,
Des bouteilles qui sont faites d'un triple osier.
Ah ! Monsieur le pendard !

(*Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre osiers, en sorte qu'il n'en demeure qu'un fort petit.*)

M. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute.
Le marchand.......

MERLIN.

Se peut-il volerie aussi haute ?
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas :
Juste Ciel ! seulement fais qu'avant mon trépas,
Je puisse de mes yeux voir trois de ces corsaires,
Ornant superbement trois bois patibulaires,
Pour prix de leurs larcins, en public élevés,
Danser la sarabande à deux pieds des pavés.
Voilà les vœux ardens que fait pour votre avance
Le plus sincere ami que vous ayiez en France.
Adieu... Laissez-m'en deux, comme un échantillon,
Pour montrer qu'à bon droit vous passez pour fripon.
(*Il les met dans sa poche, & en prend une troisieme.*)

M. LA MONTAGNE.

Vous avez pris mon vin !

M. GRASSET.

Qui me paiera ma viande?

MERLIN.

Je l'ai fait à dessein. Hippocrate commande,
Et dit en quelqu'endroit, que, pour se bien porter,
Il se faut quelquefois dérober un souper.

SCENE III.

MERLIN, *seul.*

Si toute cette troupe & celui qui l'envoie
Etoit au fond de l'eau, que j'en aurois de joie!
Voilà la noce en branle.

(Il boit.)

SCENE IV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Ah! Merlin, te voilà
La bouteille à la main! Que diantre fais-tu là?

MERLIN *boit.*

En t'attendant, tu vois que je me désennuie.

LISETTE.

Tout est perdu, Merlin; Léonor se marie.
Monsieur de Sotencour, pour nous faire enrager,

MERLIN.

Un arabe, un voleur.

M. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontés !

MERLIN.

Sans parler de la colle,
Ni des ingrédiens dont votre art nous désole,
Je vous y tiens : voilà, Monsieur le gargotier,
Des bouteilles qui sont faites d'un triple osier.
Ah ! Monsieur le pendard !

(*Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre osiers, en sorte qu'il n'en demeure qu'un fort petit.*)

M. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute.
Le marchand.......

MERLIN.

Se peut-il volerie aussi haute?
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas:
Juste Ciel! seulement fais qu'avant mon trépas,
Je puisse de mes yeux voir trois de ces corsaires,
Ornant superbement trois bois patibulaires,
Pour prix de leurs larcins, en public élevés,
Danser la sarabande à deux pieds des pavés.
Voilà les vœux ardens que fait pour votre avance
Le plus sincere ami que vous ayiez en France.
Adieu... Laissez-m'en deux, comme un échantillon,
Pour montrer qu'à bon droit vous passez pour fripon.
(*Il les met dans sa poche, & en prend une troisieme.*)

M. LA MONTAGNE.

Vous avez pris mon vin !

M. GRASSET.

Qui me paiera ma viande?

MERLIN.

Je l'ai fait à dessein. Hippocrate commande,
Et dit en quelqu'endroit, que, pour se bien porter,
Il se faut quelquefois dérober un souper.

SCENE III.

MERLIN, *seul.*

Si toute cette troupe & celui qui l'envoie
Etoit au fond de l'eau, que j'en aurois de joie!
Voilà la noce en branle.

(Il boit.)

SCENE IV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Ah! Merlin, te voilà
La bouteille à la main! Que diantre fais-tu là?

MERLIN *boit.*

En t'attendant, tu vois que je me désennuie.

LISETTE.

Tout est perdu, Merlin; Léonor se marie.
Monsieur de Sotencour, pour nous faire enrager,

De Falaise à Paris vient par le messager:
Il arrive en ce jour, &, pour lui faire fête,
Hors ma maîtresse & moi, tout le monde s'apprête.

M E R L I N *boit.*

Que j'en ai de chagrin !

L I S E T T E.

Pour faire un plein régal,
Ce soir, avant sa noce, on donne ici le bal.

M E R L I N, *vuidant sa bouteille.*

On donne ici le bal! L'affaire est donc finie?

L I S E T T E.

Autant vaut, mon enfant.

M E R L I N.

Morbleu! j'entre en furie,
En songeant qu'un morceau si tendre & si friand
Doit tomber sous la main d'un maudit Bas-Normand,
Et de Falaise encor. Dis-moi: Monsieur Géronte,
Pere de Léonor, ne meurt-il pas de honte?

L I S E T T E.

Ce Normand a, dit-il, plus de cent mille écus,
Et, pour faire un mari, c'est autant de vertus.

M E R L I N.

Et que dit ta maîtresse?

L I S E T T E.

Elle se désespere,
S'arrache les cheveux.

M E R L I N.

Autant en fait Valere.
A table, aux Entonnoirs, dans un grand embarras,
Le pauvre diable attend sa vie ou son trépas.

LISETTE.

Il peut donc maintenant, puisque l'affaire est faite,
Mourir quand il voudra.

MERLIN.

Quoi ! ma pauvre Lisette,
Laisserons-nous crever un pauvre agonisant ?

LISETTE.

N'as-tu point de remede à ce mal si pressant ?
Quelqu'élixir heureux, quelqu'once d'émétique ?

MERLIN.

Mais toi, ne peux-tu rien tirer de ta boutique ?
J'ai fait le diable à quatre.

LISETTE.

Et j'ai fait le dragon ;
Moi. J'attends même encore un mien parent Gascon,
A qui j'ai fait le bec, & qui, ce soir, s'engage
A venir traverser ce maudit mariage.

MERLIN.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi ?

LISETTE.

C'est un fourbe, un fripon, à peu près comme toi.

MERLIN.

Comme moi, des fripons ? Isaac seul me ressemble.

LISETTE.

C'est lui.

MERLIN.

Je le verrai ; nous agirons ensemble.
Si Valere pouvoit seulement se montrer...

LISETTE.

Bon ! cela ne se peut. Comment pouvoir entrer ?
Tout le monde, au logis, vous connoît l'un & l'autre.

MERLIN.

Ne fais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre?
On m'a dit que ce soir on doit danser, chanter.

LISETTE.

On me l'a dit ainsi.

MERLIN.

J'en saurai profiter.
Aide-nous seulement.

LISETTE.

Je suis prête à tout faire.

MERLIN.

Et, moi, je te promets que si, dans cette affaire,
Mon maître, plus heureux, épouse *incognito*,
Je pourrai t'épouser de même *ex abrupto*.

LISETTE.

Depuis que mon mari, par grace singuliere,
D'un surtout de sapin, que l'on appelle biere,
Dont on sort rarement, a voulu se munir,
J'ai fait vœu d'être veuve, & je le veux tenir.

MERLIN.

Oui-dà, l'état de veuve est une douce chose.
On a plusieurs amans, sans que personne en glose;
Et l'on fait justement du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.
Sans acheter d'aucun, à chaque piece on tâte;
On laisse celui-ci de peur qu'il ne se gâte;
On ne veut pas de l'un, parce qu'il est trop verd;
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert;
D'un tel vin la couleur est malade & bizarre;
Cet autre, dans le chaud, peut tourner à la barre;
L'un est trop plat au goût, l'autre trop pétillant;
Et ce dernier enfin a trop peu de montant.

Ainsi, sans rien choisir de tout on fait épreuve ;
Et voilà justement comme fait une veuve.

LISETTE.

Une veuve a raison. J'aime mieux, prix pour prix,
Deux amans comme il faut, que cinquante maris.
Un époux est un vin difficile à revendre ;
On peut en essayer, mais il n'en faut pas prendre.

MERLIN.

Si tu voulois de moi faire un petit essai,
J'ai du montant de reste, & le vin assez gai.
Mais je m'arrête trop, & je laisse mon maître
Se distiller en pleurs, & s'enivrer peut-être.
Je te quitte, & je vais arrêter ses transports.
Si Lisette est pour nous, nous sommes assez forts.

SCENE V.

LISETTE, *seule.*

Je veux, à les servir, m'employer toute entiere :
Ce Monsieur Bas-Normand me choque la visiere.

SCENE VI.

GILLETTE, LISETTE.

GILLETTE.

De la joie ! Ah, Lisette ! A la fin, dans la cour,
Arrive, avec fracas, Monsieur de Sotencour :
Monsieur de Sotencour.

LISETTE.

Au diantre la bégueule,
Avec son Sotencour : voyez comme elle gueule !

GILLETTE.

Je l'ai vu, de mes yeux, descendre de cheval ;
Il amene un cousin, un grand original
Qu'on avoit mis en croupe ainsi qu'une valise.
Mais les voici tous deux.

LISETTE.

L'affaire est dans sa crise.

SCENE VII.

M. DE SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET *en guêtres*, UN VALET *qui porte une lanterne & un sac.*

SOTENCOUR.

Trop heureuse maison, & vous, murs trop épais,
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets,
Qui dans vos noirs détours recélez Léonor,
Faites de votre pis, cachez-la mieux encore:
Mais bientôt, malgré vous, je verrai ses appas
Cap-à-cap, sans réserve, & du haut jusqu'en bas.
Je verrai son nez... son... Mais j'apperçois Lisette.
Maîtresse subalterne, adorable Soubrette,
Tu me vois en ces lieux en propre original,
Pour serrer le doux nœud du lien conjugal.

LISETTE, *à part.*

Le bourreau t'en fasse un, qui te serre la gorge,
Maudit Provincial!

SOTENCOUR.

De plaisirs je regorge,
En songeant... Ah! Cousin, qu'elle a le nez joli,
Le minois égrillard, le teint fin & poli!
Sur son blanc estomac deux globes se soutiennent,
Qui, poussant à l'envi, sans cesse vont & viennent,
Et qui font que d'amour je suis presque enragé:
Pour le reste, Cousin, quel heureux préjugé!
L'eau m'en vient à la bouche.

MATHIEU CROCHET, *en Normand.*

Est-elle brune, ou blonde ?

SOTENCOUR.

Oh ! non, elle est bai-clair ; ses cheveux sont en onde,
Et fort négligemment flottent à gros bouillons
Sur sa gorge d'albâtre & vont jusqu'aux talons.
Son teint est... tricolor ; elle est, ma foi, charmante.

(*A Lisette.*)

La belle de me voir est bien impatiente ?
Comment se porte-t-elle ?

LISETTE.

Assez mal ; elle dit
Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans son lit.

SOTENCOUR.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle endure,
Et nous l'empêcherons de tourner, je te jure.

LISETTE.

Sans cesse elle soupire.

SOTENCOUR.

Hé bien ! Cousin, tu voi :
Ai-je tort, quand je dis qu'elle est folle de moi ?

LISETTE.

Tout est feinte, Monsieur, souvent dans une fille :
Ne vous y fiez pas. L'une paroît gentille,
Pour savoir se servir d'une beauté d'emprunt,
Mettre un visage blanc sur un visage brun ;
L'autre, de faux cheveux compose sa coëffure ;
Cette autre de ses dents bâtit l'architecture ;
Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur,
Et l'autre ses tetons à l'art de son tailleur.

Des charmes apparens on est souvent la dupe,
Et rien n'est si trompeur qu'animal porte-jupe.

SOTENCOUR.

Léonor auroit-elle aucun de ces défauts ?

LISETTE.

Je ne dis pas cela; mais le monde est si faux.
Une fille toujours a quelque fer qui loche.

MATHIEU CROCHET.

Oh ! Cousin, n'allez pas acheter chat en poche.
Pour savoir si la belle est droite ou de travers,
Faites-la visiter avant par des Experts.

SOTENCOUR.

Bon, bon ! va, s'il falloit que cette marchandise
Fût sujette à visite avant que d'être prise;
Malgré tant d'acheteurs, je te jure, Cousin,
Qu'elle demeureroit long-tems au magasin.
Mais je la vois paroître.

SCENE VIII.

M. GÉRONTE, LÉONOR, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, LISETTE.

M. GÉRONTE, à Sotencour.

Ah ! serviteur, mon gendre;
Soyez le bien-venu. Vous vous faites attendre;
Votre retardement alloit m'inquiéter,
Et ma fille étoit prête à s'impatienter.

SOTENCOUR.

Lui .. c'eſt la coqueluche
Des filles de Falaiſe: Il étudie en Droit,
Et fait tout ſon Cujas ſur le bout de ſon doigt.

MATHIEU CROCHET.

Oh! quand on a du Code acquis quelque teinture,
Près des femmes de reſte on fait la procédure..
Nous autres du Barreau, nous ſommes des gaillards.

LISETTE.

Vous êtes Avocat.

MATHIEU CROCHET.

Et de plus, Maître-ès-Arts.

SOTENCOUR.

Très-altéré, beau-pere, au moins ne vous déplaiſe:
On a ſoif volontiers, quand on vient de Falaiſe.
Allons tâter du vin.

M. GÉRONTE.

Allons, c'eſt fort bien dit.

SOTENCOUR.

Je me ſens là-dedans un terrible appétit.

MATHIEU CROCHET.

Depuis trois jours je jeûne, afin d'être capable
De pouvoir dignement faire figure à table.

LISETTE.

Monſieur eſt prévoyant.

SOTENCOUR.

Vraiment c'eſt fort bien fait.
Allons, ſuivez-moi donc, couſin Mathieu Crochet.
Bientôt nous reviendrons, ô beauté, mon idole,
Voir ſi vous n'avez point retrouvé la parole;

SCENE IX.

SCENE IX.

LÉONOR, LISETTE *regardant partir Mathieu Crochet.*

LISETTE.

VOILA ce qui s'appelle un garçon fait au tour!

LÉONOR.

Lisette, que dis-tu de Monsieur Sotencour?

LISETTE.

Et de Mathieu Crochet, qu'en dites-vous, Madame?

LÉONOR.

De Monsieur Sotencour je deviendrois la femme!
A ne t'en point mentir, je suis au désespoir.

LISETTE.

Oh! qu'il ne vous tient pas encore en son pouvoir!
Valere n'est pas homme à quitter la partie;
Il faut qu'il vous épouse, ou j'y perdrai la vie.

SCENE X.

LÉONOR, LISETTE, MERLIN *en Maître de muſique, avec des porteurs d'inſtrumens, dans l'un deſquels eſt Valere.*

MERLIN *chante.*

Pour attraper un roſſignol,
Re mi fa ſol,
Je diſois un jour à Nanette,
Il faut aller au bois; mais, chut!
Mi fa ſol ut.
Je me trouvai dans ſa cachette,
Le roſſignol y vint auſſi,
Mi re ut ſi;
Et ſi-tôt qu'il fut ſur la branche,
Prêt à chanter de ſon bon gré,
Sol fa mi re,
Elle le prit de ſa main blanche,
Et puis dans ſa cage le mit,
La ſol fa mi.

LISETTE.

Que cherchez-vous, Monſieur, avec cet équipage?

MERLIN.

Vous voyez un Breton prêt à vous rendre hommage.
Depuis plus de vingt ans je rode l'univers,
Où je fais admirer l'effet de mes concerts.

LISETTE.

Tant mieux pour vous, Monsieur, j'en ai l'ame ravie :
Mais nous ne sommes point en goût de symphonie ;
Laissez-nous, s'il vous plaît, avec tous nos ennuis.

MERLIN.

Quand vous me connoîtrez... vous saurez qui je suis.

LISETTE.

Je le crois bien.

MERLIN.

Je suis un Musicien rare,
Charmé de mon savoir, gueux, ivrogne & bizarre.

LISETTE.

Pour la profession, voilà de grands talens !

MERLIN, *à Léonor.*

Voudriez-vous m'entendre ?

LÉONOR.

Oh ! je n'ai pas le tems.
De chagrins trop cuisans j'ai l'ame pénétrée.

MERLIN.

Tant mieux : je vous voudrois encor désespérée.

LISETTE.

Elle n'en est pas loin.

MERLIN.

C'est comme je la veux,
Pour donner, à mon art, un exercice heureux.

LÉONOR.

Pour des Bretons, Monsieur, gardez votre science.

MERLIN.

J'ai tout ce qu'il vous faut, autant qu'homme de France.
Tout Breton que je suis, je sais votre besoin.

LISETTE, *à Léonor.*

Ne le renvoyons pas, puisqu'il vient de si loin.

MERLIN.

Dans un concert d'hymen, lorsque quelqu'un discorde,
Je sais, juste, baisser, ou hausser une corde;
Nul ne sait de l'amour mieux le diapazon,
Ni mettre, comme moi, deux cœurs à l'unisson.

LISETTE.

Oh! vous aurez grand'peine, avec votre industrie,
A faire ici chanter deux amans en partie.

MERLIN.

J'ai, dans cet étui-là, Madame, un instrument
Qui calmeroit bientôt vos maux assurément:
Il est doux, amoureux, insinuant & tendre;
Il va tout droit au cœur.

LISETTE.

Ne peut-on point l'entendre?

LÉONOR.

Ah! laisse-moi, Lisette, en proie à mon malheur.

LISETTE.

Madame, un air ou deux calment bien la douleur.

MERLIN.

Ecoutez-le, de grace, un seul moment sans peine;
Et, s'il ne vous plaît pas, soudain je le rengaîne.
(*Il ouvre l'étui dans lequel est Valere.*)
Cet instrument, Madame, est-il de votre goût?

LÉONOR.

Que vois-je! c'est Valere?

LISETTE.

Et Merlin!

MERLIN.

Point du tout.

Je ſuis un Bas-Breton.

VALERE.

Non, belle Léonor,
Je n'ai pu réſiſter au feu qui me dévore ;
Et puiſqu'on rompt les nœuds qui nous avoient liés,
Je viens, dans ce moment, expirer à vos pieds.

LÉONOR.

A quoi m'expoſez-vous ?

VALERE.

Pardonnez à mon zele.

LÉONOR.

Mon pere va venir.

LISETTE.

Je ferai ſentinelle.

LÉONOR.

Mais que prétendez-vous ?

VALERE.

Vous prouver mon amour.
Pour détourner l'hymen qu'on veut faire en ce jour,
Souffrez que cet amour ſoit en droit de tout faire.

LISETTE.

Gare ! tout eſt perdu, j'apperçois votre pere.

MERLIN, *à Valere.*

Rentrez vîte.

Valere, rentre dans l'étui.

LISETTE.

Non, non, ce n'eſt pas encore lui.

MERLIN.

Maugrebleu de la maſque ! Allons rouvrir l'étui.
C'eſt Liſette, Monſieur, qui cauſe ce vacarme.

(*à Lisette.*)

Fais mieux le guet au moins ; une seconde alarme
Démonteroit, morbleu! l'instrument pour toujours.

VALERE, *sortant de l'étui.*

Ah ! Madame, aujourd'hui secondez nos amours ;
Evitez d'un rival l'odieuse poursuite ;
Ce soir, pendant le bal, livrez-vous à la fuite.

LÉONOR.

Mais comment ?

VALERE.

De Merlin vous saurez pleinement.

LISETTE.

Vîte, vîte, rentrez, Monsieur de l'instrument.
Ah ! Merlin, pour le coup, c'est Géronte en personne.

VALERE.

Ah ! Madame...

MERLIN, *à Valere.*

Et rentrez.

Valere rentre dans l'étui.

LÉONOR, *à Merlin.*

A toi je m'abandonne.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

M. GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE, MERLIN, VALERE, *dans l'étui.*

MERLIN, *feignant d'être en colere.*

Oui, vous êtes un sot en bécare, en bémol,
Par la clef de F ut fa, C sol ut, G re sol.
De la sorte insulter la musique Bretonne !

SOTENCOUR.

Lisette, quelle est donc cette mine bouffonne ?

LISETTE.

C'est un Musicien Bas-Breton.

SOTENCOUR.

Bas-Breton !
Cet homme doit chanter sur un diable de ton ;
Je crois dès-à-présent sa musique enragée :
Jamais, de son pays, il n'est venu d'Orphée ;
Pour des doubles bidets, passe.

MERLIN.

Fat ! animal !
Vil carabin d'orchestre ! atôme musical !
Par la mort . . .

SOTENCOUR, *l'arrêtant.*

Doucement.

MERLIN.

Tenez-moi, je vous prie ;
Si j'échappe une fois, je veux avoir sa vie.
Laissez...

(*Il donne un coup sur les doigts de Sotencour.*)

SOTENCOUR.

Si je te tiens, je veux être empalé.

MERLIN, *revenant.*

Comment ? me soutenir que mon air est pillé !
Un air délicieux que j'estime, que j'aime,
Et que j'ai pris plaisir à composer moi-même,
Dans Kimpercorentin.

M. GÉRONTE.

Il a tort.

LISETTE.

Entre nous,
Cela ne se dit point.

SOTENCOUR.

Là, là ; consolez-vous,
Ce n'est pas un grand mal ; on ne voit point en France,
Punir de ces larcins la fréquente licence.
Mais que vois-je ! Est-ce à vous ce petit instrument ?

MERLIN.

Pour vous servir, Monsieur.

SOTENCOUR.

J'en joue élégamment
Je vais vous régaler d'un petit air.

MERLIN, *l'arrêtant.*

De grace,
Je ne puis m'arrêter... Il faut...

SOTENCOUR.

Sur cette basse
Je veux que l'on m'entende un moment préluder.

MERLIN.

Vous seriez trop long-tems, Monsieur, à l'accorder;
Et de plus, mon valet a la clef dans sa poche.

SOTENCOUR.

Tous ces gens-là sont faits de croche & d'anicroche.
Je vous dis que je veux...

LISETTE.

Vous en jouerez fort mal,
L'instrument est Breton.

MERLIN.

Et tant soit peu brutal:
Vous l'entendrez tantôt, je me ferai connoître,
Et vous verrez pour lors quel homme je puis être.

SOTENCOUR.

Quoi! vous voulez, Monsieur, donner concert céans?

MERLIN.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles gens.

SOTENCOUR.

Vous venez tout à point. Ce soir je me marie;
De la noce & du bal souffrez que je vous prie.

MERLIN.

Volontiers: j'y prétends figurer comme il faut.

LISETTE, *à Merlin.*

Faites toujours porter votre instrument là-haut.

SOTENCOUR, *à Merlin.*

Allons, venez, Monsieur, je m'en vais vous conduire:
Moi-même, dans le bal je veux vous introduire.

MERLIN, *en reportant son étui.*
Et je m'introduirai de moi-même au soupé.
(à part.)
Ma foi! nous & l'étui, l'avons bien échappé.

SCENE XII.

SOTENCOUR, LISETTE.

SOTENCOUR.

HE bien, que dirons-nous? Où donc est ta maîtresse?
Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse :
Si nous ne nous cherchons jamais plus volontiers,
Je ne lui promets pas grand nombre d'héritiers.

LISETTE.

Bon! je sais des maris, qui, pour éviter noise,
N'ont jamais approché leurs femmes d'une toise,
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison
Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur nom.

SOTENCOUR.

Je sais que Léonor aime un certain Valere,
Un fat, un freluquet, qui n'a l'heur de lui plaire
Que par son air pincé : mais c'est un petit fou,
Sans esprit, sans mérite, & qui n'a pas un sou :
On m'a dit seulement que sa langue babille.

LISETTE.

Et que faut-il de plus pour toucher une fille?

SOTENCOUR.

Oui!... dis à Léonor, en termes clairs & nets,
Que je ne veux pas être époux *ad honores*.
Vois-tu, je ne suis pas de ces gens débonnaires,
Qui font valoir leur femme en des mains étrangeres;
Et, mettant à profit un salutaire affront,
Levent, à petit bruit, un impôt sur leur front.

SCENE XIII.

LE BARON D'AUBIGNAC, *Gascon*, LISETTE, SOTENCOUR.

LE BARON.

Ah! Monsieur, jé vous cherche. Hé! permettez dé grace,
Qué, sans plus différer, ici jé vous embrasse.

SOTENCOUR.

Pour la premiere fois l'accueil est fraternel.

LE BARON.

N'est-cé pas vous, Monsieur, qui vous nommez un tel?

SOTENCOUR.

Oui, je me nomme un tel; mais j'ai, ne vous déplaise,
Encore un autre nom.

LE BARON.

Jé viens vous montrer l'aise
Qué j'ai d'avoir appris qué vous vous mariez.

SOTENCOUR.

Je ne mérite pas, Monſieur, tant d'amitiés.

LE BARON.

Nul né prend plus qué moi dé part à cette affaire.

SOTENCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous plaire?

LE BARON.

Pourquoi ? Cetté démande eſt bonne ! Maintenant
Qué vous allez rouler déſſus l'argent comptant,
Vous né ferez, jé crois, loyal comme vous êtes,
Nulle difficulté dé bien payer vos dettes.

SOTENCOUR.

Graces au Ciel, Monſieur, je ne dois nul argent;
Et vais le front levé, ſans crainte du ſergent.

LE BARON.

Cinq cents louis pour vous, c'eſt une vagatelle;
Allons, payez-les moi.

SOTENCOUR.

La demande eſt nouvelle !
Sotencour eſt mon nom, me connoiſſez-vous bien ?

LE BARON.

Sotencour... Juſtément, c'eſt pour vous qué jé viens.

SOTENCOUR.

Je vous dois quelque choſe ?

LE BARON.

Hé donc, lé tour eſt drôle !
C'eſt cet argent, Monſieur, qué ſur votre parole,
Je vous ai très-gagné, l'autre hiver, à trois dés.

SOTENCOUR.

A moi, Monſieur ?

LE BARON.

A vous.

SOTENCOUR.

SOTENCOUR.

Et parbleu ! vous rêvez :
Pour connoître vos gens, mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment ! chétif mortel, vous déniez vos dettes ?
Vous né connoissez pas lé Baron d'Aubignac,
Vicomté dé Dougnac, Croupignac, Foulignac,
Gentilhommé Gascon, plus noblé qué personne,
D'une race ancienne autant qué la Garonne ?

SOTENCOUR.

Quand elle le seroit tout autant que le Nil,
Votre propos, Monsieur, n'est ni beau, ni civil.
Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il né mé connoît pas ! Lé scélérat ! lé traître !
Né vous souvient-il plus dé cet hiver dernier,
Quand notré régiment fut chez vous en quartier,
Un jour dé carnaval, chez cetté Conseillere
Qui m'adoroit... Hé donc ! vous mémorez l'affaire?

SOTENCOUR.

Pas plus qu'auparavant : je ne sais ce que c'est.

LE BARON, *mettant la main sur son épée.*

Ah ! jé vous en ferai souvenir, s'il vous plaît ;
Car, cadédis, jé veux qué lé diable mé scie....

LISETTE, *l'arrêtant.*

Ah ! tout beau : dans ce lieu point de bruit, je vous prie.
Monsieur est honnête homme, & qui vous paiera bien.

SOTENCOUR.

Moi, payer ! Hé pourquoi, si je ne lui dois rien

LE BARON.

Vous né mé dévez rien ?

LISETTE.

Un Gascon n'est pas homme
A venir, sans sujet, demander une somme.

SOTENCOUR.

Un Gascon ! Un Gascon a grand besoin d'argent ;
Et pourvu qu'il en trouve, il n'importe comment.
Jamais de son pays ne vint lettre de change ;
Et, quoiqu'il mange peu, si faut-il bien qu'il mange.

LISETTE.

Donnez-lui seulement deux ou trois cents écus.

SOTENCOUR.

J'aimerois cent fois mieux vous voir tous deux pendus.

LE BARON, *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin réténir ma colere.

LISETTE, *au Baron.*

Hé! de grace, Monsieur?

LE BARON.

Non, non, laissez-moi faire :
Qué jé lé perce à jour.

SOTENCOUR *crie.*

A l'aide! je suis mort.

SCENE XIV.

GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE, LE BARON D'AUBIGNAC.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, Messieurs, criez-vous donc si fort?

LE BARON.

Un atômé bourgeois qui perd sur sa parole,
Et né veut pas payer!... Mais cé qui mé console,
Jé veux dévénir nul, ou j'en aurai raison.

GÉRONTE.

Que veut dire cela?

SOTENCOUR, *à Géronte.*

Monsieur, c'est un fripon,
Un Gascon affamé qui cherche à vous surprendre.

LE BARON, *à Géronte, voulant percer Sotencour.*

Rétirez-vous, Monsieur.

GÉRONTE.

Ah! tout beau, c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votré gendre?

GÉRONTE.

Il le sera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux: vous mé paierez céqu'il mé doit au jeu.
Jé fais arrêt sur vous, sur la fille & la dote.

GÉRONTE, *à Sotencour.*

Quoi! vous avez perdu?

SOTENCOUR.

Je vous dis qu'il radote.
Je ne sais...

LE BARON, *à Géronte.*

Nuit & jour il hanté les brélans;
Il doit encore au jeu plus dé vingt millé francs.

GÉRONTE.

Plus de vingt mille francs!

LE BARON.

Oui, Monsieur.

SOTENCOUR.

Je vous jure,
Foi de vrai Bas-Normand, que c'est une imposture;
Que je ne comprends rien à ce maudit jargon;
Et ne sais pour tout jeu que l'oie & le toton.

LE BARON.

Vous mé gâtez ici bien du tems en paroles.
Monsieur, jé veux toucher mes quatré cents pistoles,
Ou, cadédis, jé veux lé saigner à l'instant.

GÉRONTE.

Si mon gendre vous doit....

LE BARON.

S'il mé doit!

GÉRONTE.

Je prétends
Que vous soyiez payé; mais, sans plus de colere,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire.
Je marie aujourd'hui ma fille, & retiendrai
Sur sa dot cet argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'eſt parler comme il faut. Quand on eſt raiſonnable,
Tout Gaſcon qué jé ſuis, jé ſuis doux & traitable.
Adieu. Juſqu'à demain. Mais ſouvenez-vous-en,
Qué j'ai votré parole, & grand béſoin d'argent.

SCENE XV.

GÉRONTE, LISETTE, SOTENCOUR.

GÉRONTE.

Vous êtes donc joueur ?

SOTENCOUR.

Que l'on me pilorie,
Si j'ai hanté ni vu ce Gaſcon de ma vie.

GÉRONTE.

Mais pourquoi viendroit-il ?....

SOTENCOUR.

C'eſt un fourbe, &, ſans vous,
J'allois vous le bourrer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous,
Vous avez d'un joueur acquis la renommée;
Et le feu, comme on dit, ne va point ſans fumée.

SOTENCOUR.

Oh ! quittons ce propos, & ne ſongeons qu'au bal.
J'apperçois le Couſin ; il n'eſt, ma foi, point mal.

SCENE XVI.

MATHIEU CROCHET, *en habit de Cupidon*; GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE, LÉONOR, *couverte d'une grande mante de taffetas, un masque à la main*; une troupe de différens Masques.

MATHIEU CROCHET.

ME voilà, mon Cousin, dans mon habit de masque.

SOTENCOUR.

L'équipage est galant, & l'attirail fantasque.
Ma prétendue aussi n'est pas mal, sur ma foi;
Mon cœur, en la voyant, me dit je ne sais quoi.

LÉONOR.

Oh! qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien pense!

LISETTE.

Le Cousin est masqué mieux que personne en France.
Il est tout à manger: les femmes, dans le bal,
Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU CROCHET.

N'est-il pas vrai?

SOTENCOUR.

Parbleu! plus d'une curieuse
De l'aîné des Amours va tomber amoureuse,
Et voudra de plus près connoître le Cousin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frotte... On verra.

LISETTE.

O le petit lutin !

Qu'il va blesser de cœurs !

SCENE XVII.

MERLIN, GÉRONTE, LÉONOR, LISETTE, LE BARON D'AUBIGNAC, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, *& tous les Masques.*

MERLIN.

Monsieur, je viens vous dire

Que mon concert est prêt.

SOTENCOUR.

Çà, ne songeons qu'à rire.

Cousin, il faut ici remuer le gigot.

MATHIEU CROCHET.

Laissez-moi faire, allez, je ne suis pas un sot.

Je vais plus qu'on ne veut, quand on m'a mis en danse.

(à Merlin.)

Allons, ferme, Monsieur, il est tems qu'on commence.

C'est à nous de danser, & d'entamer le bal.

(*Dans le mouvement qu'on fait pour commencer le bal, le Baron, couvert d'une pareille mante que Léonor, prend sa place, & Sotencour danse*

avec lui. Léonor & Lisette sortent pendant leur danse.)

SOTENCOUR.

Qu'en dites-vous, beau-pere? Hé! cela va-t-il mal?

SCENE XVIII.

GILLETTE, GÉRONTE, SOTENCOUR, MERLIN, LE BARON, *& tous les Masques.*

GILLETTE.

Au secours! au secours! votre fille, on l'emporte,
Des Carême-prenans lui font passer la porte.

GÉRONTE.

Que dis-tu là?

GILLETTE.

Je dis que quatre hommes, là-bas,
La font aller, Monsieur, plus vîte que le pas;

GÉRONTE.

Quoi! ma fille!...

GILLETTE.

Oui, Monsieur.

SOTENCOUR.

La plaisante nouvelle!
Tu rêves: tiens, voilà que je danse avec elle.

MERLIN.

Monsieur, laissez-la dire, elle a perdu l'esprit.

GILLETTE.

Non, vous dis-je.

SOTENCOUR.

On te dit que, deſſous cet habit,
C'eſt Léonor.

GILLETTE.

Et non, je n'ai pas la berlue,
Je viens de la quitter à l'inſtant dans la rue.

SOTENCOUR.

Au diable la pécore avec ſes viſions!
Il faut te détromper de tes opinions.
Tiens, voilà Léonor.

(Il ôte le maſque à la prétendue Léonor, & on reconnoît le Baron.)

LE BARON.

Serviteur.

SOTENCOUR.

C'eſt le diable.

LE BARON.

Prêt à vous emporter; mais pourtant fort traitable.
Vous mé dévez, cherchons quelqu'accommodement.
J'aï votré Léonor pour mon nantiſſement,
Et jé la fais conduire au Château dé la Garde:
Dé l'argent, jé la rends; point d'argent, jé la garde.

GÉRONTE.

On m'enleve ma fille! Au ſecours! au voleur!

SCENE XIX.

VALERE, GÉRONTE, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, MERLIN, LE BARON, *& tous les Masques.*

VALERE.

Monsieur, pour Léonor n'ayez aucune peur :
Loin qu'on veuille lui faire aucune violence,
Contre un hymen injuste on a pris sa défense.

GÉRONTE.

Ah ! Valere, c'est vous.

SOTENCOUR.

Quoi ! Valere... Comment,
Que veut dire ceci ?

VALERE.

Que très-civilement
Je viens ici vous dire, en parlant à vous-même,
Que Léonor, pour vous, sent une haine extrême ;
Qu'elle mourroit plutôt que...

SOTENCOUR.

Léonor me hait ?

VALERE.

Si vous ne m'en croyez, croyez-en ce billet.

SOTENCOUR *lit.*

« Pour éviter l'hymen dont mon amour murmure,
» Et pour ne jamais voir votre sotte figure,
» J'irois au bout du monde, & plus loin même
» encor ;
» On ne peut vous haïr plus que fait Léonor. »

En termes clairs & nets cette lettre s'explique.
Et le tour n'en eſt point trop amphibologique.
Oh bien ! la belle peut revenir ſur ſes pas ;
Elle auroit beau courir, je ne la ſuivrois pas.
Je vous céde les droits que j'ai ſur l'accordée,
Et ne me charge point de fille haſardée.

GÉRONTE.

Oh ! ma fille eſt à vous.

SOTENCOUR.

Non, parbleu ! par bonheur :
Je lui baiſe les mains & la rends de bon cœur.

GÉRONTE.

Vous me faites plaiſir, Monſieur, de me la rendre.

SOTENCOUR.

Oh ! vous ne manquerez, ſur ma foi, pas de gendre,
Ni vos petits enfans de pere. Allons, Mathieu,
Retournons à Falaiſe.

MATHIEU CROCHET.

Adieu, Meſſieurs, adieu.

MERLIN.

Place à Mathieu Crochet !

SCENE XX & derniere.

LÉONOR, GÉRONTE, VALERE, LISETTE, MERLIN, LE BARON, *& tous les Masques.*

LÉONOR.

A vos genoux mon pere...

GÉRONTE.

Oublions le passé, ma fille, en cette affaire ;
Je n'ai point prétendu forcer tes volontés.

LÉONOR.

Que ne vous dois-je point pour de telles bontés !

GÉRONTE.

Pour vous, dont je connois le bien & la famille,
Valere, je veux bien que vous ayiez ma fille.

VALERE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Nous vous devons assez en ce moment,
De nous avoir défait de ce couple Normand.

MERLIN.

L'honnête homme, morbleu ! Vive Monsieur Géronte !
Ma foi ! sans moi, la belle en avoit pour son compte.
Puisque tout est d'accord maintenant entre vous,
Rions, chantons, dansons, & divertissons-nous.

(*Tous les Masques, qui sont sur le Théatre, font une espece de bal ; &, après qu'on a dansé un passe-pied, le Baron chante l'air gascon suivant.*)

LE BARON.

Cadédis, vive la Garonne !
En valur on n'y craint personne ;
Les faquins y sont des héros :
Jé vous lé dis en quatré mots,
En amour, comme au jeu, jé vrille ;
Et, comme un dé, j'escamotte uné fille.

(On reprend la danse, après laquelle Merlin chante un passe-pied Breton.)

MERLIN.

Un jour de printems,
Tout le long d'un verger,
Colin va chantant,
Pour ses maux soulager :
Ma Bergere, laisse-moi, la la la la la, rela, rela :
Ma Bergere, laisse-moi
Prendre un tendre baiser.

(Les Masques se prennent par la main, & dansent en chantant :)

Ma Bergere, laisse-moi, la la la la la, &c.

MERLIN.

La belle à l'instant
Répond à son Berger :
Tu veux, en chantant,
Un baiser dérober ?

UNE BERGERE.

Non, Colin, ne le prends pas,
La la la la, rela, rela :
Non, Colin, ne le prends pas,
Je vais te le donner.

LE CHŒUR.

Non, Colin, ne le prends pas,
La la la la, rela, rela:
Non, Colin, ne le prends pas,
Je vais, te le donner.

(*Tous les Masques, ayant formé une danse en rond, se retirent, & Merlin chante, au Parterre, le couplet suivant.*)

MERLIN.

Si mon air Breton
A su vous divertir,
Messieurs, d'un haut ton,
Daignez nous applaudir:
Mais s'il ne vous plaisoit pas,
La la la la;
Mais s'il ne vous plaisoit pas,
Dites-le-nous tout bas.

Fin du premier & dernier Acte.

LE JOUEUR,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, Pere de Valere.
VALERE, Amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE, Amante de Valere.
LA COMTESSE, Sœur d'Angélique.
DORANTE, Oncle de Valere, & Amant d'Angélique.
LE MARQUIS.
NÉRINE, Suivante d'Angélique.
Madame LA RESSOURCE, Revendeuse à la toilette.
HECTOR, Valet de Valere.
M. TOUTABAS, Maître de trictrac.
M. GALONIER, Tailleur.
Madame ADAM, Selliere.
UN LAQUAIS d'Angélique.
TROIS LAQUAIS du Marquis.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel garni.

LE JOUEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECTOR *dans un fauteuil, près d'une toilette.*

Il eſt, parbleu, grand jour. Déja de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voiſinage.
Que ſervir un joueur eſt un maudit métier !
Ne ſerai-je jamais laquais d'un Sous-Fermier ?
Je ronflerois mon ſoul la graſſe matinée,
Et je m'enivrerois le long de la journée:
Je ferois mon chemin ; j'aurois un bon emploi ;
Je ſerois, dans la ſuite, un Conſeiller du Roi,
Rat-de-cave, ou Commis ; & que ſait-on ? Peut-être
Je deviendrois un jour auſſi gras que mon maître ;
J'aurois un bon caroſſe à reſſorts bien lians ;
De ma rotondité j'emplirois le dedans :
Il n'eſt que ce métier pour bruſquer la fortune ;
Et tel change de meuble & d'habit chaque lune,

Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du Sceau couvert,
Bornoit sa garde-robe à son justaucorps verd.
Quelqu'un vient.

SCENE II.

NÉRINE, HECTOR.

HECTOR.

Si matin, Nérine, qui t'envoie?

NÉRINE.

Que fait Valere?

HECTOR.

Il dort.

NÉRINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NÉRINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix! ne parle pas si fort.

NÉRINE.

Oh! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde,

NÉRINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon maître *in naturalibus* ?

NÉRINE.

Quand se levera-t-il ?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche ; & franchement...

NÉRINE.

Acheve.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NÉRINE.

Oh ! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non. Il ne tardera guere,
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE.

J'entends. Autour d'un tapis verd,
Dans un maudit brelan, ton maître joue & perd ;
Ou bien réduit à sec, d'une ame familiere,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.
Par ordre très-exprès d'Angélique, aujourd'hui,
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,

Par quelque eſpoir de gain dont ſon cœur fût guidé :
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domeſtique
Conſigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE.

Et quand cela ſeroit, n'aurois-je pas raiſon ?
Mon cœur ne peut ſouffrir de lâche trahiſon.
Angélique, entre nous, ſeroit extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante.
Lui, c'eſt un homme d'ordre, & qui vit congrument.

HECTOR.

L'amour ſe plaît un peu dans le déréglement.

NÉRINE.

Un amant fait & mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit verd.

NÉRINE.

D'un fort bon caractere ;
Qui ne ſut de ſes jours ce que c'eſt que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître eſt aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage. Morbleu !
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour impoſer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une levre qu'on mord pour rendre plus vermeille,

Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue ſtinkerque à replis tortueux,
Un haut-de-chausse bas prêt à tomber sous eux ;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure ?

HECTOR.

C'eſt le goût d'à présent ; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NÉRINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtreſſe,
Et qu'on profite ainſi d'une tendre foibleſſe ;
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier,
Un franc diſſipateur, & dont tout le métier
Eſt d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtreſſe eſt coëffée.

NÉRINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour, sur son cœur, ait un ſi grand pouvoir ?
Elle eſt fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare !
Elle eſt dans nos filets.

NÉRINE.

Et moi, je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon !

NÉRINE.

Que Dorante a pour lui Nérine & la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour : tu sais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire;
Dans les femmes s'entend.

NÉRINE.

Tu verras que chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espece plaisante !
Son amour peut passer pour fievre intermittente ;
Son feu, pour Angélique, est un flux & reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE.

Oui. C'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais, en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou ?

NÉRINE.

Oh ! j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guere :
Et ta maîtresse, encor hier, promit à Valere
De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chere, avec impatience ;
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour lui,
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres.

NÉRINE.

N'est-ce pas une honte à Valere,
Etant fils de famille, ayant encor son pere,
Qu'il vive comme il fait, & que, comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & votre clique.

NÉRINE.

Est-ce de même, dis? Ma maîtresse Angélique,
Et la veuve, sa sœur, ne sont dans ce pays
Que pour un tems, & n'ont point de pere à Paris.

HECTOR.

Valere a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle;
Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces peres, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable:
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte; & je vais, de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valere toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bon jour.

SCENE III.

HECTOR, *seul.*

Autant que je m'y puis connoître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé,
Qui...

SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

(*Valere paroît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.*)

HECTOR.

Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé!
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.

VALERE.

Quelle heure est-il?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las
De tes mauvais discours ; & tes impertinences....

HECTOR, *à part.*

Ma foi ! la vérité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. (*à part.*) Euh !

HECTOR, *à part.*

Il jure entre ses dents.

VALERE.

Hé bien ! me faudra-t il attendre encor long-tems ?
(*Il se promene.*)

HECTOR.

Hé ! la voilà, Monsieur.
(*Il suit son maître, tenant sa robe de chambre toute déployée.*)

VALERE, *se promenant.*

Une école maudite
Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie ;
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairoit-il,, Monsieur...

VALERE, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraud, ne me romps point la tête.
Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCENE V.

VALERE, *se mettant dans un fauteuil.*

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourse.
Hector... Que ce coquin est heureux de dormir !
Hector ?

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *derriere le théatre.*

Monsieur.

VALERE.

Hé bien ! bourreau, veux-tu venir ?

HECTOR *entre à moitié déshabillé.*

VALERE.

N'es-tu pas las encor de dormir, misérable ?

HECTOR.

Las de dormir, Monsieur ? Hé ! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon justaucorps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.*

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier ; de plus, un gros visage,
Un Maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le Maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALERE.

Bon ! Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré....

HECTOR.

Qui ? cette honnête usuriere,
Qui nous prête, par heure, à vingt sols par écu.

VALERE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, Monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais enfin j'ai tant fait, avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus ! ô Ciel ! quel coup de grace !
Hector, mon cher Hector, viens çà que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
Vous êtes aussi bon que Banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés,
Elle est d'accord de tout, du tems, des arrérages ;
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALERE.

Des gages ?

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Mais y penses-tu bien ?
Où les prendrai-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi ! je n'en sais rien.
Pour nipes, nous n'avons qu'un grand fond d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
Et dans ce siecle-ci, Messieurs les Usuriers,
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en perſonne ;
Vous vous ajuſterez enſemble en quatre mots.
Mais, Monſieur, s'il vous plaît, pour changer le
propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique?

VALERE.

Si je l'aime? Ah! ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'eſt un ſigne fâcheux.
Quand vous êtes ſans fonds, vous êtes amoureux;
Et quand l'argent renaît votre tendreſſe expire.
Votre bourſe eſt, Monſieur, puiſqu'il faut vous le
dire,
Un thermometre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque ſort qu'il me donné,
Me faſſe abandonner cette aimable perſonne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

VALERE.

Et ſur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR.

Nérine ſort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante votre oncle en ce moment s'explique;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos ſermens,
Et qu'elle abjure enfin ſes tendres ſentimens..

VALERE.

Dieux! que me dis-tu là?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon ! cela ne se peut, on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point. Sans présomption,
On sait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer....

VALERE.

En ce cas,
Je prends le parti.... Mais, cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit que quelque passion neuve....

VALERE.

En ce cas, je pourrois rabattre sur la veuve,
La Comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort.
J'aime un amour fondé sur un bon coffre fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne seroit point cruelle;
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

VALERE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractere, une espece parfaite;

Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'eſt là ſa paſſion.

VALERE.

Epouſer ?

HECTOR.

Un Marquis, de même caractere,
Grand épouſeur auſſi, la galoppe & la flaire.

VALERE.

Et quel eſt ce Marquis ?

HECTOR.

C'eſt, à vous parler net,
Un Marquis de haſard, fait par le lanſquenet;
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires;
Qui croit de ſes appas les femmes tributaires;
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Etoit valet-de-chambre avant d'être Marquis.
Mais ſauvons-nous, Monſieur, j'apperçois votre
pere.

SCENE VII.

GÉRONTE, VALERE, HECTOR.

GÉRONTE.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire, Valere.
(*à Hector.*)
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excufez-moi, Monfieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure-là, maraud !

HECTOR, *à part.*

Il n'eft pas tems de rire.

GÉRONTE.

Pour la derniere fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie eft fi fort fcandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne faurois fouffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier né de tout les lanfquenets,
Qui font, pour la jeuneffe, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs eft un plus fûr paffage ;
Dans ces lieux jour & nuit ce n'eft que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hafard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galans où l'efprit fe déploie.

(*à Géronte.*)

C'eſt, Monſieur, par exemple, un joli jeu que l'oie!

GÉRONTE, *à Hector.*

(*à Valere.*)

Tais-toi. Non, à préſent le jeu n'eſt que fureur;
On joue argent, bijoux, maiſons, contrats, honneur;
Et c'eſt ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Riſque plus volontiers, & perd plus ſans ſe plaindre.

HECTOR.

Oh! nous ne riſquons pas, Monſieur, de tels bijoux.

GÉRONTE.

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux;
Je ne puis vous ſouffrir vivre de cette ſorte:
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte;
J'étois las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'eſt bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune,
Dans leurs déréglemens reſſemblent à la lune,
Se couchant le matin, & ſe levant le ſoir.

GÉRONTE.

Vous me pouſſez à bout; mais je vous ferai voir
Que ſi vous ne changez de vie & de maniere,
Je ſaurai me ſervir de mon pouvoir de pere,
Et que de mon courroux vous ſentirez l'effet.

HECTOR, *à Valere,*

Votre pere a raiſon.

GÉRONTE.

Comme le voilà fait?

VALERE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point, mon pere, aujourd'hui vous surprendre ;
Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah! parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE.

Et de combien encor êtes-vous redevable?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE.

La somme n'y fait rien?

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense ;
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE.

Ecoutez : je veux bien faire un dernier effort ;
Mais, après cela, si...

VALERE.

Modérez ce transport.
Que sur mes sentimens votre ame se repose.
Je vais voir Angélique ; & mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déja prêt d'éclater.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

JE m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raiſons claires & poſitives,
Le mémoire ſuccinct de nos dettes paſſives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCENE IX.

GÉRONTE, *ſeul.*

MON frere en ſon amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne ſeroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où ſon amour aſpire;
Et j'aurai deux plaiſirs à la fois, ſi je puis,
De chagriner mon frere, & marier mon fils.

SCENE X.

M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincere,
Je viens pour vous offrir mon petit ministere.
Je suis, pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, & Maître de trictrac :
Mon nom est Toutabas, Vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, *à part.*

Un Maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.
(*Haut.*)
Quoi ! vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris,
Et l'on ne vous à pas fait présent, en galere,
D'un brevet d'Espalier ?

TOUTABAS, *à part.*

A quel homme ai-je affaire ?
(*Haut.*)
Comment ! Je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfaut de famille, & qu'on veut bien instruire,
Devroit savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

Monsieur le Professeur, avecque vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites-maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville?
Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
Chanter re mi fa sol, ou danser un menuet?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville, ou bien une courante?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier?
Qu'il sache, quand il perd, d'une ame non commune,
A force de savoir, rappeller sa fortune?
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GÉRONTE.

Vous êtes riche, à voir?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans;
Des Gascons à souper dans les brelans fideles;
Des Chevaliers sans ordre; & tant de Demoiselles
Qui, sans le lansquenet, & son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,

Qui forcés à garder une longue abſtinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouiſſance.

TOUTABAS.

Et c'eſt de-là que vient la beauté de mon art.
En ſuivant mes leçons, on court peu de haſard.
Je ſais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
Du ſort injurieux corriger la malice;
Je ſais dans un trictrac, quand il faut un ſonnez,
Gliſſer des dés heureux, ou chargés ou pipés;
Et quand mon plein eſt fait, gardant mes avantages,
J'en ſubſtitue auſſi d'autres prudens & ſages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font, en un inſtant, enfiler douze trous.

GÉRONTE.

Eh! Monſieur Toutabas, vous avez l'inſolence
De venir dans ces lieux montrer votre ſcience?

TOUTABAS.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins....

TOUTABAS.

Monſieur, point de colere;
Je ne ſuis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE *le pouſſe*.

Maître juré filou, ſortez de la maiſon!

TOUTABAS.

Non, je n'en ſors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE.

A moi leçon?

TOUTABAS.

Je veux, par mon ſavoir extrême,
Que vous eſcamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE.

Je ne ſais qui me tient, tant je ſuis animé,
Que quelques bons ſoufflets donnés à poing fermé...
Va-t-en.

(*Il le prend par les épaules.*)

TOUTABAS.

Puiſqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la ſeconde fois.

GÉRONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois?

GÉRONTE, *le pouſſant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence?

SCENE XI.

GÉRONTE, *ſeul.*

Je ne puis reſpirer, & j'en mourrai, je penſe.
Heureuſement mon fils n'a point vu ce fripon:
Il me prenoit pour lui dans cette occaſion.
Sachons ce qu'il a fait; &, ſans plus de myſtere,
Concluons ſon hymen, & finiſſons l'affaire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur feroit bien lâche, après tant de fermens,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NÉRINE.

Moi, parler pour Valere? Il faudroit être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole!

ANGÉLIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeller à mes sens son air & son esprit;
Car tu sais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'esprit, lui, Madame?
Il est plus journalier mille fois qu'une femme:
Il rêve à tout moment; & sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur eſt maintenant certain de ſa victoire.

NÉRINE.

Madame, croyez moi, je connois le grimoire.
Souvent tous ces dépits ſont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non, l'amour de mon cœur eſt banni ſans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait ſon gîte;
Mais il ſe garde bien d'en déloger ſi vîte.

ANGÉLIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE.

S'il venoit à l'inſtant,
Avec cet air flatteur, ſoumis, inſinuant
Que vous lui connoiſſez; que d'un ton pathétique,

(*Elle ſe met à ſes pieds.*)

Il vous dît à vos pieds: « Non, charmante Angélique,
» Je ne veux oppoſer à tout votre courroux
» Qu'un ſeul mot: Je vous aime, & je n'aime que vous.
» Votre ame en ma faveur n'eſt-elle point émue?
» Vous ne dites rien! vous détournez la vue!

(*Elle ſe releve.*)

» Vous voulez donc ma mort? Il faut vous contenter. »
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il ſe ſouffletera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux
Qui ne ſont pas à lui. Mais de ces airs fougueux

Ne vous étonnez pas; comptez qu'en ſa colere
Il ne ſe fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laiſſe-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà, grace au Ciel, bien inſtruite ſur tout;
Ne vous démentez point, tenez bon juſqu'au bout.

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LA COMTESSE.

ON dit par-tout, ma ſœur, qu'un peu moins prévenue,
Vous épouſez Dorante.

ANGÉLIQUE.

Oui, j'y ſuis réſolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en eſt ravi. Valere eſt un vrai fou,
Qui joueroit votre bien juſques au dernier ſou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendreſſe.
Cet amour, entre nous, étoit une foibleſſe.
Il faut ſe dégager de ces attachemens,
Que la raiſon condamne, & qui flattent nos ſens.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu reſſent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, ſans eſprit, débauché, ſot, colere,
Que d'être un emporté joueur comme eſt Valere.

ANGÉLIQUE.

Je ſais que ce défaut eſt le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux?

ANGÉLIQUE.

Moi? non. Dans ce deſſein nos humeurs ſont conformes.

NÉRINE.

Il a, ma foi! reçu ſon congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien fait. Puiſqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouſer, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouſer?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'inſtant....

LA COMTESSE.

Je ſaurai le réduire.
On fait ſur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur ? Fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portois son portrait ; & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien fort ?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NÉRINE.

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGÉLIQUE.

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui ! s'il m'aime ? Ah ! quel aveuglement !

On a certains attraits, un certain enjouement,
Que perſonne ne peut me diſputer, je penſe.

ANGÉLIQUE.

Après un ſi long tems de pleine jouiſſance,
Vos attraits ſont à vous, ſans conteſtation.

LA COMTESSE.

Et je puis en uſer à ma diſcrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'eſt pas impoſſible
Que Valere pour vous ait eu le cœur ſenſible.
L'or eſt d'un grand ſecours pour acheter un cœur;
Ce métal, en amour, eſt un grand ſéducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'inſultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage:
Mais ce n'eſt point par l'or que brillent mes attraits;
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes ſentimens, ma ſœur, ſont différens des vôtres.
Si je connois l'amour, ce n'eſt que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux ſuivre mes étendarts:
Un Conſeiller de robe, un Seigneur de finance,
Dorante, le Marquis, briguent mon alliance;
Mais ſi d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valere offrir un cœur entier.
Je fais profeſſion d'une vertu ſévere.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous aſſurer de l'amour de Valere?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en aſſurer? Mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres ſur lui, ma ſœur, auroient les mêmes
droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une eſtime ſtérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inſpirer une ſolide amour,
Il faut avoir vécu, ma ſœur, bien plus d'un jour.
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'uſage du monde, & des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NÉRINE.

Madame eſt prévoyante, elle a pris les devants.
Mais on vient.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *à la Comteſſe.*

LE Marquis, Madame, eſt là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis? Hé! non, non; il n'eſt pas ſur mon
compte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE MARQUIS, *se rajustant, à la Comtesse.*

Je suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas,
Et j'y serois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galant, sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue.
(*Appercevant Angélique.*)
Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur ! Vraiment, c'est fort bien fait.
Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle ;
On la prendroit, parbleu ! pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour!
Qu'il est sincere ! On voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moi? Non. Ma foi! la Cour m'ennuie;
L'esprit de ce pays n'eſt qu'en ſuperficie;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir;
J'ai de l'eſprit, du cœur, plus que Seigneur de France;
Je joue, & j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par néceſſité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NÉRINE.

Il vous eſt obligé, Monſieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y ſuis pas plutôt, ſoudain je perds haleine.
Des fades complimens ſur de grands mots montés,
Ces proteſtations qui ſont futilités,
Ces ſerremens de mains dont on vous eſtropie,
Ces grands embraſſemens dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la reſpiration:
On ne s'y dit bon jour que par convulſion.

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Les Dames de la Cour ſont bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour leur plaire:
Leur ſotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuſte taux.
Moi? j'aime à pourchaſſer des beautés mitoyennes.
L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
Les pieds ſur les chenets, étendus ſans façons,
Je pouſſe la fleurette, & conte mes raiſons.

Là toute la maiſon s'offre à me faire fête ;
Valet, fille de chambre, enfans, tout eſt honnête :
L'époux même diſcret, quand il entend minuit,
Me laiſſe avec Madame, & va coucher ſans bruit :
Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
Je veux bien déroger...

NÉRINE.

La maniere eſt facile ;
Et ce commerce-là me paroît aſſez doux.

LE MARQUIS, *à la Comteſſe.*

C'eſt ainſi que je veux en uſer avec vous.
Je ſuis tout naturel, & j'aime la franchiſe :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autoriſe :
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il eſt trop vrai que je ſuis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc ! petit badin, un peu de retenue ;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue :
Le mot d'amour me bleſſe, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en feroit pas peut-être ſi fatal.

NÉRINE.

Elle veut qu'en détours la choſe s'enveloppe ;
Et ce mot dit à cru lui cauſe une ſyncope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? Qu'eſt-ce ? Plaît-il ? Parlez ; expliquez-vous.
Parlez donc, parlez-donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il ſoit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime; & souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire,
Valere ? Un autre ici conjointement soupire ?
Ah ! si je le savois, je lui ferois, morbleu !...
Où loge-t-il ?

NÉRINE.

Ici.

LE MARQUIS, *fait semblant de s'en aller, & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine ?
Le droit de bienséance, avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je dis, où le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Comment !...
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne ſais point prendre en main des trompettes,
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Hé, ma ſœur!

NÉRINE.

Des faveurs!

LE MARQUIS.

Suffit, je ſuis diſcret:
Et ſais, quand il le faut, oublier un ſecret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenue auſtere.
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, je ſaurai de Valere
Quel eſt, en vous aimant, le but de ſes deſirs,
Et de quel droit il vient chaſſer ſur mes plaiſirs.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

MONSIEUR, c'eſt de la part de la groſſe Comteſſe.

LE MARQUIS, *le mettant dans ſa poche.*

Je le lirai tantôt.

(Le Laquais ſort.)

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS.

Cette jeune Duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

(*Le second Laquais sort.*)

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN TROISIEME LAQUAIS.

LE TROISIEME LAQUAIS.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Encore! Ah! palsambleu,
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,

Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir, sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille ; & tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là...

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je sais.

(Il sort.)

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

IL faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire.

(à la Comtesse.)

Vous serez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pouroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet ; à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE IX.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, *à la Comtesse.*

CET homme là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, *à la Comtesse.*

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGÉLIQUE.

Il vous aime; & son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle;
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la premiere....

SCENE X.

VALERE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je crois
Voir Valere.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide.

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,
(*à Valere.*)
Cela marque un bon fond. Approchez, approchez;
Ouvrez de votre cœur les sentimens cachés.
(*à Angélique.*)
Vous allez voir, ma sœur.

VALERE, *à la Comtesse.*

Ah ! quel bonheur, Madame,

LA COMTESSE.

Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame!
(*à Angélique.*)
Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore & n'adore que vous!
L'amour le trouble. Hé quoi! Que faites-vous, Valere?

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, *à part.*

Voici du *qui pro quo.*

VALERE, *à Angélique.*

Que je serois heureux,
S'il vous plaisoit encor de recevoir mes vœux!

LA COMTESSE, *à Valere.*

Vous vous méprenez.

VALERE, *à la Comtesse.*

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle & moi que votre cœur s'explique;
Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angélique!

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur; & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi! d'aucun feu pour moi votre ame n'est éprise!

VALERE.

Quelques civilités que l'usage autorise....

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amans trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE, *à la Comtesse.*

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat ;
Vous êtes belle, riche, &c....

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

VALERE, ANGELIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

Elle connoît ses gens.

VALERE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc :
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE, *bas à Nérine.*

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Non, non ; laissez-moi faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous préfere ?
Que sert à mon amour un si sincere aveu ?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu :
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage,
De nourrir dans mon cœur des desirs partagés ;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez :
Mais....

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Optimè.

VALERE.

Désormais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse :
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGELIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Vous mollissez.

VALERE.

Jamais ! Quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux !
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGELIQUE.

Je prends peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

NÉRINE,

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la comédie....

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous, nous mettroit en
crédit !

VALERE.

Vous le voulez ? Hé bien, il faut vous satisfaire ?
Cruelle ! il faut mourir.

(Il veut tirer son épée.)

ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valere ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Hé bien ! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ! Euh !

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit,
Nérine, qu'il viendroit se percer à ma vue ;
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, *à part.*

Que les amans sont sots !

VALERE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encor aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie ;
Il faut que par l'amour, désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits...

ANGÉLIQUE.

Si vous me promettiez...

VALERE.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme....

NÉRINE, *à part.*

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE.

Il faut encor, ingrat! vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.

VALERE, *baisant la main d'Angélique.*

Ah! quelle joie extrême!

ANGÉLIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.
(*Elle lui donne son portrait enrichi de diamans.*)

NÉRINE, *à part.*

Hélas! de mes sermons voilà quel est l'effet!

VALERE.

Quel excès de faveurs!

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE, *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel! le reste de ma vie...
Que dis-je! je prétends que ce portrait si beau

Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NÉRINE, *à part.*

Ah ! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

SCENE XII.

VALERE, *seul.*

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur; elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire...

VALERE.

Je suis tout transporté. Vois, considere, admire;
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillans sont gros! Pour être plus content,
Je vous amene encor un lénitif de bourse,
Une usuriere.

VALERE.

Et qui?

HECTOR.

Madame la Ressource.

SCENE XIV.

Madame LA RESSOURCE, VALERE, HECTOR.

VALERE, *embrassant Madame la Ressource.*

HÉ! bon jour, mon enfant: tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage?
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de Cour?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh! Monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise,
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas:
Mais pour moi, je n'ai point cette sotte manie;
Et si mon pauvre époux étoit encore en vie...

(*Elle pleure.*)

VALERE.

Quoi! Monsieur la Ressource est mort?

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, *pleurant.*

Subitement? Hélas! j'en suis fâché vraiment.

(*Bas à Valere.*)
Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin, Madame la Ressource,
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici bas des routes incertaines;
Je pourrois bien mourir. Ce maraud m'avoit dit
Que sur des gages sûrs tu prêtois à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur? c'est une médisance;
Je sais que ce seroit blesser ma conscience.
Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamans usés, & qu'on ne sauroit vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALERE.

Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

Oh! parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien ! nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, Monsieur !
Je voudrois les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, & ma toute adorable.

HECTOR, *à genoux.*

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah ! que nous sommes fous !
Tous ces gens-là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux.
Sans des nantissemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre ?

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main ?

VALERE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi, je cherche en ma boutique

VALERE, *bas à Hector.*

Ecoute... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, *bas à Valere.*

Ah! que dites-vous-là? Vous devez le garder.

VALERE, *bas à Hector.*

D'accord: honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu. Quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE, *à Mad. la Ressource.*

(bas à Hector.)

Attendez donc. Tu sais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins?

HECTOR, *bas à Valere.*

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie...

VALERE, *bas à Hector.*

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces Joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE, *à Mad. la Ressource.*

Demeurez donc: où voulez-vous aller?
(bas à Hector.)
Je ferai de l'argent; ou celui de mon pere,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, *bas à Valere.*

Que peut dire Angélique, alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...

VALERE, *bas à Hector.*

Et qui le lui dira?
Dans une heure, au plus tard, nous irons le reprendre.

HECTOR, *bas à Valere.*

Dans une heure?

VALERE, *bas à Hector.*

Oui, vraiment.

HECTOR, *bas à Valere.*

Je commence à me rendre.

VALERE, *bas à Hector.*

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, *bas à Valere, le considérant.*

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE, *bas à Hector.*

On ne perd pas toujours: je gagnerai sans doute.

HECTOR, *bas à Valere.*

Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fonds.

VALERE, *bas à Hector.*

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en réponds.
(*à Madame la Ressource, montrant le portrait d'Angélique.*)
Peut-on sur ce bijou, sans trop de complaisance...

Mad. LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience.
Je vois des diamans qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource.
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,
Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte.

Adieu, Messieurs. Je suis toute à vous à ce prix.

(*Elle sort.*)

HECTOR, *à Mad. la Ressource.*

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.

SCENE XV.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique ;
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Quel eſt donc le ſujet pourquoi ton cœur ſoupire?

NÉRINE.

Nous n'avons pas, Monſieur, tous deux, ſujet de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, ſi tu veux, le ſujet de tes pleurs?

NÉRINE.

Il faut aller, Monſieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque piece
Qui t'auroit fait ſi-tôt chaſſer de ta maîtreſſe?

NÉRINE, *pleurant plus fort.*

Non: c'eſt de votre ſort dont j'ai compaſſion;
Et c'eſt à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu?

NÉRINE.

Qu'Angélique eſt une ame légere,
Et s'eſt mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoique pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sais que cet amant toute entiere l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeller ici ses sermens, ses parjures ;
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NÉRINE.

Si vous saviez, Monsieur, ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE.

Tiens, reçois cette bague ; & dis à ta maîtresse
Que, malgré ses dédains, elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NÉRINE, *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.

SCENE II.

SCÈNE II.

GÉRONTE, HECTOR, DORANTE, NÉRINE.

HECTOR, *à Géronte.*

Oui, Monsieur, Angélique épousera Valere ;
Ils ont signé la paix.

GÉRONTE.

(*à Hector.*) (*à Dorante.*)
Tant mieux. Bon jour, mon frere...
Qu'est-ce ? Hé bien ! Qu'avez-vous ? Vous êtes
tout changé !
Allons, gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne !
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frere, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE.

Voilà les sentimens d'un héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne fus jamais jusques-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'amour est un enfant qui badine avec elles :
Et quand à certain âge on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devroit réprimer.

GÉRONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre :
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NÉRINE.

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

(*Il sort.*)

GÉRONTE.

Allez, consolez-vous ; c'est fort bien fait, mon frere.
Adieu.

SCENE III.

GÉRONTE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE.

Le pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

NÉRINE *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi ! j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme !

SCENE IV.

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

VOILA, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez ; & croit qu'en tout ceci
Vous voudrez-bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de pere !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encor un jour plus tard nous étions ruinés.

GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre :
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix :
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
« Mémoire juste & bref de nos dettes criardes,

» Que Mathurin Géronte auroit tantôt promis,
» Et promet maintenant de payer pour ſon fils. »

GÉRONTE.

Que je les paye ou non, ce n'eſt pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'eſt, Monſieur, ce que je m'en vais faire.
« *Item*, doit à Richard cinq cents livres dix ſous,
» Pour gages de cinq ans, frais, miſes, loyaux
» coûts. »

GÉRONTE.

Quel eſt ce Richard?

HECTOR.

Moi, fort à votre ſervice.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur (*), je me ſuis de nouveau,
Donné celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE.

Le beau nom!

HECTOR.

C'eſt un nom d'une nouvelle eſpece,
Qui part de mon eſprit, fécond en gentilleſſe.
« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
» Uſurier de métier, Juif de religion...

On trouve dans la premiere édition de cette Piece les vers ſuivans.

(*). Mon maître, de nouveau,
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE.

Le beau nom! Il devoit appeller Angélique,
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

GÉRONTE.

Tout beau ! n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires.
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien ! soit. « Plus, il doit à maints particuliers,
» Ou quidams, dont les noms, qualités & métiers
» Sont décrits plus au long avec les parties,
» Ès assignations dont je tiens les copies,
» Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en » faut,
» Ont obtenu déja sentence par défaut,
» La somme de dix mille une livre, une obole,
» Pour l'avoir, sans relâche, un an, sur sa parole,
» Habillé, voituré, coëffé, chaussé, ganté,
» Alimenté, rasé, désaltéré, porté. »

GÉRONTE, *faisant sauter les papiers que tient Hector.*

Désaltéré, porté ! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR, *après avoir ramassé les papiers.*

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE.

La belle cour !

HECTOR.

« De plus, à (*) Madame une telle,
» Pour certaine maison que nous occupons d'elle,

On trouve les vers suivans dans la premiere édition de cette Piece.

(*) « Margot de la Plante,
» Personne de ses droits usante & jouissante,

» Sise vers le rampart, deux cents cinquante écus,
» Pour parfait payement de cinq quartiers échus. »

GÉRONTE.

Quelle est cette maison ?

HECTOR.

Monsieur, c'est un asyle
Où nous nous retirons du fracas de la ville ;
Où mon maître, la nuit, pour noyer son chagrin,
Fait entrer, sans payer, quelques quartauts de vin.

GÉRONTE.

Et tu prétends, bourreau ?....

HECTOR, *tournant le rôle.*

Monsieur, point d'invectives.
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidélement, se monte à presque autant.

GÉRONTE.

Voyons.

» Est dû loyalement deux cents cinquante écus,
» Pour ses appointemens de deux quartiers échus. »

GÉRONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monsieur,... c'est une fille...
Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gentille.

GÉRONTE.

Deux cents cinquante écus !

HECTOR.

Ce n'est, ma foi, pas cher ;
Demandez ; c'est, Monsieur, un prix fait en hiver.

HECTOR.

« Premiérement, Isaac de la Serre »....
Il est connu de vous.

GÉRONTE.

Et de toute la terre.
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux ;
Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GÉRONTE.

Comment !

HECTOR.

Mais un de ses parens,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GÉRONTE.

Voilà certainement un effet fort bizarre !

HECTOR.

Oh ! s'il n'étoit pas mort, c'étoit de l'or en barre !
« Plus, à mon maître est dû, du Chevalier Fijac,
» Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac. »

GÉRONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cents pistoles ;
C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, maraud ! le voilà,

Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE.

Impertinent maraud ! va ; je t'apprendrai bien
Avecque ton trictrac...

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCENE V.

HECTOR, *seul.*

Sa main est à frapper, non à donner, légere;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.

HECTOR, *à part.*

Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent:
Il a les yeux sereins & l'accueil avenant.
(*Haut.*)
Par votre ordre, Monsieur, j'ai vu Monsieur Géronte,

Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi Monsieur Dorante :
Morbleu ! qu'il est fâché !

VALERE, *comptant toujours.*

Mille deux cents cinquante.

HECTOR, *à part.*

La flotte est arrivée avec les galions ;
Cela va diablement hausser nos actions.
(*Haut.*)
J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique ;
Elle m'a dit.....

VALERE, *frappant du pied.*

Morbleu ! ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus deux cents louis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE, *à part.*

Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*

Monsieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, & depuis fort long-tems.

VALERE, *avec distraction.*

Ah ! d'Angélique. Hé bien, comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah ! Monsieur, qu'elle est belle !
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

VALERE, *avec distraction.*
A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.
Comment! quelle froideur s'empare de votre ame!
Quelle glace! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour?
Vous vous sentez en fonds, *ergo* plus de maîtresse.

VALERE.
Ah! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage.
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.
Et le libertinage.

VALERE.
Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un joueur; sa vie est agréable;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux;
Comédie, Opéra, bonne chere, cadeaux;
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance:
On voit régner sur lui l'air de magnificence;
Tabatieres, bijoux; sa poche est un trésor:
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.
Et l'or devient à rien.

VALERE.
Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre & l'invitent chez elles:

La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battans ;
Là, vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;
Des oisifs de métier, & qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;
Des Lucreces du tems, là de ces filles veuves,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves ;
Des vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
Des plaisans qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie ?

HECTOR.

D'accord ; mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALERE.

Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois.
La femme du Banquier, dorée & triomphante,
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair,
Le laquais d'un Commis avec un Duc & Pair ;
Et quoiqu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudroit retirer le portrait d'Angélique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous savez....

VALERE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh! non, c'est un dépôt.....

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi! je te dois?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALERE.

Mon pere te paiera, l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre pere? Ah! Monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALERE.

Va, j'examinerai ton compte un autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre Sellière:
Elle a flairé l'argent.

VALERE, *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

HECTOR.

Et Monſieur Galonier, votre honnête Tailleur.

VALERE.

Quel contre-tems !

SCENE VII.

Madame ADAM, M. GALONIER, VALERE, HECTOR.

VALERE.

Je ſuis votre humble ſerviteur.
Bon jour, Madame Adam. Quelle joie eſt la mienne !
Vous voir ! c'eſt du plus loin, parbleu, qu'il me ſouvienne.

Madame ADAM.

Je viens pourtant ici ſouvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'eſt pour cette caleche à velours à ramage ?

Madame ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALERE.

Je ſuis fort content de l'ouvrage,
(*Bas à Hector.*)
Il faut vous le payer.... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triſte entretien.

(*Haut.*)

Vous, Monsieur Galonier, quel sujet vous amene

M. GALONIER.

Je viens vous demander.....

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous prenez trop de peine

M. GALONIER, *à Valere.*

Vous...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, *à Valere.*

Si...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER, *à Valere.*

Je...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous cousez si mal...

Madame ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive & gentille ;
Et son époux futur doit en être content.

Madame ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...

Madame ADAM.

Depuis long-tems cette somme m'est due.

VALERE.

Que je sois un maraud, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par pitié profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. GALONIER.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Votre femme est, Monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur & tant moins de dettes.

HECTOR, *à M. Galonier.*

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous-là de faire des enfans :
Faites-moi des habits.

M. GALONIER.

Seulement deux cents francs.

VALERE.

Eh mais... si j'en avois... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me payeroit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Madame ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que je revienne ?

VALERE.

Mais... quand il vous plaira... Dès demain; que fait-on ?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER.

Pour moi je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR, *à part*.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace !

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moi.
Je vais me marier tout-à-fait ; & mon pere
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup...

Madame ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER.

Monsieur, ce mariage
Se fera-t-il bientôt ?

HECTOR.

Tout au plus tôt. J'enrage.

Madame ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'espérons. Adieu.
Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

Madame ADAM.

Vous me promettez donc ?...

HECTOR.

Allez, laiſſez-moi faire.

Mad. ADAM, & M. GALONIER *enſemble.*

Mais, Monſieur...

HECTOR, *les mettant dehors.*

Que de bruit! Oh! parbleu, détalez.

SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *riant.*

VOILA des créanciers aſſez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ſes dettes.

HECTOR.

Ah! je ne dois donc plus m'étonner déſormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCENE IX.

LE MARQUIS, TROIS LAQUAIS, VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Mais voici le Marquis, ce héros de tendresse.

VALERE.

C'est là le soupirant?...

HECTOR.

Oui, de notre Comtesse.

LE MARQUIS, *vers la couliſſe.*

Que ma chaiſe ſe tienne à deux cents pas d'ici.
Et vous, mes trois Laquais, éloignez-vous auſſi:
Je ſuis *incognito.*

(*Les Laquais ſortent.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

HECTOR, *à Valere.*

Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS, *à Valere.*

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui vous nommez
Valere?

VALERE.

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu, charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE, *à Hector.*

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur...

VALERE.

Va-t-en : faut-il te le redire ?

SCENE XI.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

SAVEZ-VOUS qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage ; allons, Marquis, montre de la vigueur :
(*Bas.*) (*Haut.*)
Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la ville,
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la Cour offre de plus exquis ;

Petits-maîtres de robe à courte & longue queue.
J'évente les béautés & leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître Architriclin;
Je suis le chansonnier & l'ame du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue;
Je ne me bats jamais qu'aussi-tôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé :
J'ai la botte trompeuse & le jeu très-brouillé.
Mes aïeux sont connus; ma race est ancienne;
Mon trisaïeul étoit Vice-Baillif du Maine.
J'ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau,
Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai, sur certaine femme,
Jeté, sans y songer, quelqu'amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matiere assez séche de soi;
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine; on est fait d'un modele
A prétendre hypotheque à fort bon droit sur elle;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moi?

LE MARQUIS.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,

Vous nourrissez dans l'ame une velléité
De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médisance ;
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Il tremble. Savez-vous, Monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet ?

VALERE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique ?

VALERE.

Moi, Monsieur ?

LE MARQUIS, *bas.*

Il me craint. (*Haut.*) Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

(*Valere enfonce son chapeau.*)

LE MARQUIS.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Je crois qu'il a du cœur. Je retiens ma colere :
Mais...

VALERE, *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc ? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! je ris.

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

(*Haut.*)

Vous, Monſieur Galonier, quel ſujet vous amene?

M. GALONIER.

Je viens vous demander.....

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, *à Valere.*

Vous...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, *à Valere.*

Si...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Ma culotte s'uſe en deux ou trois endroits.

M. GALONIER, *à Valere.*

Je...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous couſez ſi mal...

Madame ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoi! vous la mariez? Elle eſt vive & gentille;
Et ſon époux futur doit en être content.

Madame ADAM.

Nous aurions grand beſoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...

Madame ADAM.

Depuis long-tems cette ſomme m'eſt due.

LE MARQUIS, *à Hector.*

Laissez-moi donc.

HECTOR, *au Marquis.*

Tout beau !

VALERE, *à Hector.*

Cesse de le contraindre.
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, *au Marquis.*

Quel sujet...

LE MARQUIS, *fièrement à Hector.*

Votre maître a certains petits airs...

(*Valere s'approche du Marquis.*)

LE MARQUIS, *effrayé, dit doucement.*

Et prend mal-à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et Monsieur prend la chevre; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR, *au Marquis.*

Mais encor, quel sujet ?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Quel sujet ? moins que rien.
L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle...

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! diable, c'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?
Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore ?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Bon ! je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALERE, *au Marquis.*

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ;
C'eſt un bien que jamais on ne vous enviera :
Vous êtes en effet un amant digne d'elle ;
Je vous céde les droits que j'ai ſur cette belle.

HECTOR.

Oui, les droits ſur le cœur ; mais ſur la bourſe, non.

LE MARQUIS, *à part, mettant ſon épée dans le fourreau.*

Je le ſavois bien, moi, que j'en aurois raiſon ;
Et voilà comme il faut ſe tirer d'une affaire.

HECTOR, *au Marquis.*

N'auriez-vous point beſoin d'un peu d'eau vulnéraire ?

LE MARQUIS, *à Valere.*

Je ſuis ravi de voir que vous avez du cœur,
Et que le tout ſe ſoit paſſé dans la douceur.
Serviteur. Vous & moi nous en valons deux autres.
Je ſuis de vos amis.

VALERE.

Je ne ſuis pas des vôtres.

SCENE XIII.

SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

VOILA donc ce Marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oui, Monsieur, le voilà.

VALERE.

C'est un grand malheureux!
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte.
Ils ont trop attendu : j'y retourne au plus vîte.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment;
Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, Monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALERE.

Elles m'ont réussi déja plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALERE.

Paix! Tu veux contredire?
A mon âge, crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

VALERE.

Non.

SCENE XIV.

HECTOR, *seul.*

IL m'en parlera peut-être à son retour.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

En vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valere n'est point fait pour être votre époux;
Il ressent pour le jeu des fureurs nompareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le tems le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le tems augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante;
Tu prendrois, pour l'éteindre, une peine impuissante.
Il est des nœuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi. Je céde à mes destins.
La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire.
Je vois le bon parti; mais je prends le contraire.

NÉRINE.

Hé bien ! Madame, soit ; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire ;
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux, qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle ;
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger ;
Quand, après quelque tems, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamans du Temple, & des plats argentés ;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, & voit, en moins d'un an,
Ses terres en décret, & son lit à l'encan !

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime, aimera ;
Et quiconque a joué, toujours joue, & jouera.

Certain Docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possede, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE.

Nous le saurons d'Hector qu'ici je vois paroître.

ANGÉLIQUE, *à Hector.*

Te voilà bien soufflant! En quels lieux est ton maître?

HECTOR, *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur;
Il sent toujours pour vous la plus sincere ardeur.

NÉRINE.

Ce n'est point-là, maraud! ce que l'on te demande.

HECTOR, *voulant s'échapper.*

Maraud! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu,
Où, courant le hasard ..

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, *à Hector.*

Tiens, voilà dix louis. Ne me ments pas; dis-moi
S'il n'eſt pas vrai qu'il joue à préſent?

HECTOR.

Oh! ma foi,
Il eſt bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

Avec tes faux ſoupçons, Nérine, hé bien, tu vois!

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la derniere fois.

ANGÉLIQUE.

Il joueroit donc?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, Madame,
Mais ce n'eſt proprement que par nobleſſe d'ame:
On voit qu'il ſe défait de ſon argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos ſeuls attraits.

NÉRINE, *à Angélique.*

Hé bien! ai-je raiſon?

HECTOR.

Son mauvais ſort, vous dis-je,
Mieux que tous vos diſcours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE.

Quoi!...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès ſon argent pour n'être plus tenté!
Il ſait que l'homme eſt foible, il ſe met en défenſe.
Pour moi, je ſuis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ton maître joueroit au mépris d'un ſerment?

HECTOR.

C'eſt la derniere fois, Madame, abſolument.
On le peut voir encor ſur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, & d'eſtoc & de taille ;
Il ſe défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulſion,
Maudiſſant les haſards d'un combat trop funeſte ;
De ſa bourſe expirante il ramaſſoit le reſte :
Et paroiſſant encor plus grand dans ſon malheur,
Il vendoit cher ſon ſang & ſa vie au vainqueur.

NÉRINE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un aide-de-camp, je viens en diligence
Appeller du ſecours : il faut faire approcher
Notre corps de réſerve ; & je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laiſſés dans ſa caſſette.

NÉRINE.

Hé bien ! Madame, hé bien ! êtes-vous ſatisfaite ?

HECTOR.

Les partis ſont aux mains ; à deux pas on ſe bat,
Et les momens ſont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous ſervir de nos armes dernieres,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCENE III.

ANGELIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous l'entendez, Madame, après cette action,
Pour Valere armez-vous de belle passion;
Cédez à votre étoile, épousez-le. J'enrage,
Lorque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient....

ANGÉLIQUE.

Ah! sortons de ces lieux:
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

SCENE IV.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NERINE.

DORANTE, *à Angélique qui sort.*

Hé quoi! vous me fuyez? Daignez au moins m'apprendre....

SCENE V.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Et toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NÉRINE.

Non, Monsieur ; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCENE VI.

DORANTE, *seul.*

O Ciel ! ce trait me désespere.
Je veux approfondir un si cruel mystere.
(*Il va pour sortir.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Ou courez-vous, Dorante?

DORANTE, *à part.*

O contre-tems fâcheux!
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire; & votre ame contente...
Mais non, retirez-vous; un homme m'épouvante.
L'ombre d'un tête-à-tête, & dedans & dehors,
Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, *allant pour sortir.*

J'obéis....

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

En ce tems les amans
Près du sexe d'abord sont si gesticulans.
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paroître;
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux;
Et si je n'avois pas une vertu sévere,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austere,
Je pourrois bien.... Mais non, je ne puis vous ouïr;
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis & tendre
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse, il faut la supprimer.
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant?
J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah! vous le prenez là sur un fort joli ton,
En vérité!

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon!

DORANTE.

Le respect....

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me négliger,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect! du respect! Ah! le plaisant visage!

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais Monsieur le Marquis, qui paroît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, *seule*.

JE suis au désespoir: je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient; il faut m'assurer un parti,
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A MON bonheur enfin, Madame, tout conspire :
Vous êtes toute à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent,
Que je suis & serai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plus tôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi ! que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
A Valere de près j'ai serré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! palsambleu, Madame,
Il seroit un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirois poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoissez pas, Marquis, tout votre mal;
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer....

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heure;
Qui bâtit un palais sur lequel on a mis
Dans un grand marbre noir, en or, l'Hôtel Damis;
Lui qui voyoit jadis imprimé sur sa porte
Bureau du pied-fourché, chair salée & chair morte;
Qui, dans mille portraits, expose ses aïeux,
Son pere, son grand-pere, & les place en tous lieux;
En sa maison de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur, cet Adonis de robe,
Ce Docteur en soupers, qui se tait au Palais,
Et fait sur des ragoûts prononcer des arrêts;
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne;

Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche, & poivre concassé ?

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante; & j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi ! Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Hé ! parbleu, vous deviez m'avertir ;
Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
Je ne suis pas méchant; mais, sans bruit, sans scandale,
Sans lui donner le tems seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourroit...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'ame.
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même ; * & je prétends
Qu'un hymen bien scellé...

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entends,
Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

On trouve les vers suivans dans la premiere édition de cette piece..

*, assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour le mariage, ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoi ! vous prétendriez, si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi ! l'on n'a plus tant de délicatesse.
On s'aime, pour s'aimer tout autant que l'on peut :
Le mariage suit, & vient après, s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur... &c.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fideles.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce ;
Et vous aurez dans peu ma derniere réponse.

LA COMTESSE.

Adieu. Fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour !

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

HÉ bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le seroit à moins. Allons, saute Marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le Ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour.
N'es tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour,
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu ! tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute Marquis.
La Nature, le Ciel, l'Amour & la Fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;

Tu ſoutiens ta valeur avec mille hauts faits;
Tu chantes, danſes, ris, mieux qu'on ne fit jamais:
Les yeux à fleur de tête, & les dents aſſez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Près du ſexe tu vins, tu vis & tu vainquis;
Que ton ſort eſt heureux!

SCENE XI.

HECTOR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Allons, ſaute Marquis.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous tranſporte!
Hé quoi! Monſieur, tout ſeul vous ſautez de la ſorte?

LE MARQUIS.

C'eſt un pas de ballet que je veux repaſſer.

HECTOR.

Mon maître, qui me ſuit, vous le fera danſer,
Monſieur, ſi vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là? Ton maître?

HECTOR.

Oui, Monſieur, à l'inſtant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter:
Pour cauſe, nous devons tous deux nous éviter.

Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable;
Il est brutal, je suis emporté comme un diable;
Il manque de respect pour les Vice-Baillifs,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute Marquis.

SCENE XII.

HECTOR, *seul.*

ALLONS, saute Marquis. Un tour de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh! parbleu, dans ce tems,
Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.
Je ris; & cependant mon maître à l'agonie
Céde en un lansquenet à son mauvais génie.

SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

LE voici. Ses malheurs sur son front sont écrits:
Il a tout le visage & l'air d'un premier pris.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux, & toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin! de tes coups redoublés;

Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi; cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(*Il prend Hector à la cravatte.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort & son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, & toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau?

HECTOR.

Mais, ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALERE.

Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours:
Je n'aimerai que vous; m'aimeriez-vous toujours?

Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond, &, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

VALERE, *assis.*

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu, prends dans ma bibliotheque.

HECTOR *sort, & rentre, tenant un livre.*

Voilà Séneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Séneque?

VALERE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé! vous n'y pensez pas,
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALERE.

Ouvre, & lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pieces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

« CHAPITRE VI. *Du mépris des richesses.*

» La fortune offre aux yeux des brillans mensongers:
» Tous les biens d'ici-bas sont faux & passagers ;
» Leur possession trouble, & leur perte est légere :
» Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Séneque fit ce chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.

VALERE *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il *s'éleve*
(Il s'assied.)
Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, acheve.

HECTOR.

« L'or est comme une femme ; on n'y sauroit toucher,
» Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
» L'un & l'autre, en ce tems, si-tôt qu'on les manie,
» Sont deux grands rémoras pour la philosophie. »
N'ayant plus de maîtresse, & n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soul.

VALERE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique... Acheve ton chapitre.

HECTOR.

» Que faut-il...

VALERE.

Je bénis le sort & ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

» Que faut il à la nature humaine?
» Moins on a de richeſſe, & moins on a de peine.
» C'eſt poſſéder les biens que ſavoir s'en paſſer. »
Que ce mot eſt bien dit! & que c'eſt bien penſer!
Ce Séneque, Monſieur, eſt un excellent homme.
Etoit-il de Paris?

VALERE.

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier!

HECTOR.

Ah! Monſieur, nous mourrons un jour ſur le fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre:
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La riviere, le feu, le poiſon & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monſieur, chanter un petit air;
Votre maître à chanter eſt ici: la muſique
Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

VALERE.

Que je chante!

HECTOR.

Monſieur..

VALERE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder; la vie eſt un fardeau
Qui pour moi déſormais devient inſupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.

Qu'un joueur eſt heureux ! Sa poche eſt un tréſor ;
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or,
Diſiez-vous.

VALERE.

Ah ! je ſens redoubler ma colere.

SCENE XIV.

GÉRONTE, VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, contraignez-vous ; j'apperçois votre pere.

GÉRONTE.

Pour quel ſujet, mon fils, criez-vous donc ſi fort !
(*à Hector.*)
Eſt-ce toi, malheureux, qui cauſes ce tranſport ?

VALERE.

Non pas, Monſieur.

HECTOR, *à Géronte.*

Ce ſont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, & que Séneque exhale.

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce à dire Séneque ?

HECTOR.

Oui, Monſieur : maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique aſcendant
C'eſt la philoſophie, & voilà notre livre ;
C'eſt Séneque.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Tant mieux. Il apprend à bien vivre ;
Son livre est admirable & plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses,
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora,
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos ames...
Ah ! que ce livre-là connoissoit bien les femmes !

GÉRONTE.

Hector en peu de tems est devenu docteur.

HECTOR.

Oui, Monsieur, je saurai tout Séneque par cœur.

GÉRONTE, *à Valere.*

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance.
Je quitte le Notaire, & j'ai vu les parens,
Qui, d'une & d'autre part, me paroissent contens.
Vous avez vu, je crois, Angélique ? & j'espere
Que son consentement...

VALERE.

Non pas encor, mon pere.
Certaine affaire m'a...

GÉRONTE.

Vraiment pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
Que, charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, & l'embrasser...

HECTOR, *à Géronte.*

Tout doux!
Monsieur fera cela tout aussi que-bien vous.

VALERE, *à Géronte.*

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCENE XV.

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être memoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
Et même avec scandale...

GÉRONTE.

Oui-da! laisse-moi faire;
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc, sur ce pied, vous visiter demain.

SCENE XVI.

GÉRONTE, *seul.*

GRACES au Ciel, mon fils est dans le bon chemin ;
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un pere est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE.

Hé ! Madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,
Faire éclater ici mes sentimens jaloux,
Ni par des mots piquans exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
Votre légéreté veut que je vous oublie :
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage, d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi ;
J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

NÉRINE.

Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur, & ne veux pas qu'on dise
Que vous ayiez sous moi fait pareille sottise.
Valere est un indigne ; &, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grace :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,
Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui ?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, Madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse ; & je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCENE II.

Mad. LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME la Reſſource ici ! Qu'y viens-tu faire?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans ſon petit trafic,
A gagner ſes dépens en ſervant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connoît toute la France.

NÉRINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connoiſſance.
C'eſt une illuſtre au moins, & qui ſait en ſecret,
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite,
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend ſon argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours ſe renouvelle ;
Vous avez ſi bon cœur...

NÉRINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux & brillans,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, *à Mad. la Ressource.*

Mais ne craignez-vous point qu'un soir, dans le
silence...

NÉRINE.

Bon, bon! tous les filoux sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE, *à Mad. la Ressource.*

Montrez-nous votre écrin.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers J'ai toujours quelque hasard en main.
Regardez ce brillant, je vais en faire affaire
Avec & pardevant un Conseiller-Notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient-là.

NÉRINE.

Le drôle veut passer quelqu'acte à l'Opéra.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, Madame LA RESSOURCE.

NÉRINE.

MAIS voici la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend; je vous quitte.

NÉRINE.

Non, non, sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Votre choix est-il fait ? Peut-on enfin ſavoir
A qui vous prétendez vous marier ce ſoir ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ma ſœur, il eſt fait, & ce choix doit vous plaire,
Puiſqu'avant moi pour vous vous avez ſu le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monſieur eſt ce mortel heureux,
Ce fidele aſpirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'oſe pas prétendre.
Si Madame eût gardé ſon cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurois pu l'eſpérer.

LA COMTESSE.

La perte n'eſt pas grande, & ſe peut réparer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE.

LE MARQUIS, *à la Comteſſe.*

CHARMÉ de vos beautés, je viens enfin, Madame,
Ici mettre à vos pieds & mon corps & mon ame.
Vous ſerez, par ma foi ! Marquiſe cette fois ;
Et j'ai ſur vous enfin laiſſé tomber mon choix.

MAD. LA RESSOURCE, *à part.*
Cet homme m'eſt connu.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis ravie
De m'unir avec vous le reſte de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me ſuffit.

LE MARQUIS.
Je le ſuis du déluge.

MAD. LA RESSOURCE, *à part.*

Oui, c'eſt lui qui le dit.

LE MARQUIS.
En faiſant avec moi cette heureuſe alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en France
Ne tirera de vous, ſi vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnés.
(*appercevant Madame la Reſſource.*)
Vous verrez ſi je ments. Ah! vous voilà, Madame?
(*à la Comteſſe.*)
Et que faites-vous donc ici de cette femme?

NÉRINE, *au Marquis.*
Vous la connoiſſez?

LE MARQUIS.

Moi? je ne ſais ce que c'eſt.

MAD. LA RESSOURCE, *au Marquis.*
Ah! je vous connois trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous réſoudrez-vous, Monſieur le Gentilhomme,
Fait du tems du déluge, à me payer ma ſomme,
Mes quatre-cents écus, prêtés depuis cinq ans?

LE MARQUIS.
Pour me les demander vous prenez bien le tems.

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé! vous rêvez m'amie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voilà le grand merci d'obliger des ingrats,
Après l'avoir tiré d'un auſſi vilain pas....
Baſte....

LA COMTESSE, *à Mad. la Reſſource.*

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il eſt trop rude
D'aller de ſes parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, ſans moi,
On le verroit encor vivre aux dépens du Roi.

NÉRINE.

Quoi! Monſieur le Marquis....

Mad. LA RESSOURCE.

Lui, Marquis! C'eſt l'Epine.
Je ſuis Marquiſe donc, moi, qui ſuis ſa couſine?
Son pere étoit Huiſſier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens!

MAD. LA RESSOURCE.

Mon oncle n'étoit pas Huissier? Qu'il t'en souvienne.

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NÉRINE.

Votre pere étoit donc un Marquis exploitant?

ANGÉLIQUE.

Vous aviez-là, ma sœur, un fort illustre amant.

MAD. LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris, en guêtres, par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sait, mon pere étoit Huissier,
Mais Huissier à cheval; c'est comme Chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme:
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent;
Et jamais tant d'appas....

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent!

LE MARQUIS.

Insolent! moi, qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux! porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de Cour!

On reconnoît si mal le rang & le mérite !
J'en suis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talens acquis ;
Je vais m'en consoler. Allons, saute Marquis.
(*Il sort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma sœur, & je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Désormais, pour toujours, je renonce aux humains.

SCENE VI.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante !
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :
J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NÉRINE.

NÉRINE.

Vous auriez, par ma foi ! bien affaire à Paris.
Il eſt tant de Traitans qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes Seigneurs ſortir de deſſous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De ſa vieille mandille achete un Marquiſat.

ANGÉLIQUE, *à Mad. la Reſſource.*

Vous avez découvert ici bien du myſtere.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'aviſe-t-il de me rompre en viſiere ?
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame ſe marie.

NÉRINE.

Oui, vraiment, dès ce ſoir.

Mad. LA RESSOURCE, *fouillant dans ſa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai là de rencontre.
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils ſont des plus parfaits. Non, ce n'eſt pas cela ;
C'eſt un portrait de prix, mais il n'eſt pas à vendre.

NÉRINE.

Faites le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non ; on doit me le reprendre.

NÉRINE, *le lui arrachant.*

Oh ! je ſuis curieuſe ; il faut me montrer tout.
Que les brillans ſont gros ! Ils ſont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grands Dieux ? Quelle ſurpriſe extrême !

Aurois-je la berlue? Hé ! ma foi, c'est lui-même.
Ah !....

(*Elle fait un grand cri.*)

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc Nérine ? & te trouves-tu mal ?

NÉRINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon portrait ! Es-tu folle ?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah ! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine ; c'est lui-même :
C'est mon portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre portrait ! il est à moi, sans vous déplaire ;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

ANGÉLIQUE.

Juste Ciel !

NÉRINE.

Le fripon !

DORANTE, *prenant le portrait.*
Je veux aussi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.
Ce portrait m'appartient, & je prétends l'avoir.

DORANTE, *à Mad. la Ressource.*
Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE.
C'en est fait : pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, *à Angélique.*
S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Etant encore amant ; il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans, quand vous serez sa femme.

(*à Mad. la Ressource.*)
Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,
De grace, éloignez-vous, & ne vous montrez pas.

Mad. LA RESSOURCE.
Mais pourquoi....

DORANTE.
Du portrait ne soyez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE, *se retirant au fond de la Scene.*
Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCENE VII.

VALERE, ANGÉLIQUE, DORANTE, HECTOR, NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE *au fond du Théatre.*

VALERE.

Quel bonheur est le mien ! Enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré.. Mais, Ciel ! quelle tristesse,.
Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse ?
Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE.

Bon ! ne savez-vous pas ?
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoi ! changer si-tôt !

ANGÉLIQUE.

Ne craignez point, Valere,
Les funestes retours de mon humeur légere :
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur,
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme & me rassure !

NÉRINE, *à part.*

Tu ne seras heureux, par ma foi ! qu'en peinture.

ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit, avec la copie, avoir l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment, que mon ame est contente !

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît : vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre ;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, *bas à Valere.*

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE.

Montrez donc, sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALERE, *fouillant sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle : en voyant de mon amour ce gage,
Il joueroit, à vos yeux, un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer :
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau, pour n'en pas faire gloire.

VALERE, *fouillant toujours dans sa poche.*
Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin. il faut vous satisfaire.

HECTOR, *appercevant Mad. la Ressource.*
Ah! nous sommes perdus, j'apperçois l'usuriere.

VALERE.
(*à Hector.*)
C'est votre faute, si... Qu'as-tu fait du portrait?

HECTOR.
Du portrait?

VALERE.
Oui, maraud! parle, qu'en as-tu fait?

HECTOR, *tendant la main par derriere, dit bas à Mad. la Ressource.*
Madame la Ressource, un moment sans paroître,
Prêtez nous notre gage.

VALERE.
Ah! chien! Ah! double traître!
Tu l'as perdu.

HECTOR.
Monsieur...

VALERE, *mettant l'épée à la main.*
Il faut que ton trépas...

HECTOR, *à genoux.*
Ah! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.
Voyant dans ce portrait Madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre; il m'en fait la copie.

VALERE.
Tu l'a mis chez un peintre?

HECTOR.
Oui, Monsieur.

VALERE.

Ah ! maraud !
Va, cours me le chercher, & reviens au plus tôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus tems de feindre.
Le voici.

HECTOR, *à part.*

Nous voilà bien achevés de peindre !
Ah ! carogne !

VALERE, *à Angélique.*

Le peintre...

ANGÉLIQUE, *à Valere.*

Avec de vains détours,
Ingrat ! ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame, en vérité, de telles épithetes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE.

Perfide que vous êtes!
Ce portrait, que tantôt je vous avois donné
Pour le gage d'un cœur le plus passionné ;
Malgré tous vos sermens, parjure ! à la même heure,
Vous l'avez mis en gage!

VALERE.

Ah ! qu'à vos yeux je meure.

ANGÉLIQUE.

Ah ! cessez de vouloir plus long-tems m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR, *bas à Valere.*

Nous devions tantôt le dégager ;
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le-moi garder; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE VIII.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALERE, DORANTE, NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE, HECTOR.

GÉRONTE, *à Angélique.*

QUE mon ame est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attends depuis long-tems ce fortuné moment.

NÉRINE.

Son cœur ressent, je crois, le même empresse-
ment.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frere.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette
affaire;
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GÉRONTE, *à Angélique.*

Le Notaire en ce lieu va ſe rendre ;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh ! par ma foi, Monſieur, vous ne prendrez qu'un rat ;
Et le Notaire peut remporter ſon contrat.

GÉRONTE.

Comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foibleſſe
De rendre à votre fils tendreſſe pour tendreſſe ;
Mais la fureur du jeu dont il eſt poſſédé,
Pour mon portrait enfin ſon lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux ; &, contre mon attente,
En ce moment, Monſieur, je me donne à Dorante.
(*à Dorante.*)
Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! je ſuis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, *à Hector.*

Parle, toi, ſi tu veux ;
Explique ce myſtere.

HECTOR.

Oh ! par ma foi, je n'oſe ;
Ce récit eſt trop triſte en vers ainſi qu'en proſe.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, ſans réflexion,
Le portrait de Madame, une heure, en penſion

(*Montrant Mad. la Ressource.*)
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite;
Je ne veux plus te voir, après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE, DORANTE, NÉRINE, Madame LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR.

Le beau présent de noce!

ANGÉLIQUE, *à Valere, donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présens,
Vous ne ferez, je crois, fortune de long tems.

Mad. LA RESSOURCE, *à Dorante.*

Et mon portrait, Monsieur, vous plaît-il me le rendre?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre ;
Ni toi, Nérine, auſſi. Suivez-moi toutes deux.
(*à Valere.*)
Quelqu'autrefois, Monſieur, vous ſerez plus heureux.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE, NÉRINE, HECTOR.

Mad. LA RESSOURCE, *faiſant la révérence à Valere.*

En toute occaſion ſoyez ſûr de mon zele.

(*Elle ſort.*)

HECTOR, *à Mad. la Reſſource.*

Adieu, tiſon d'enfer, feſſe-Mathieu femelle.

SCENE XI.

NÉRINE, VALERE, HECTOR.

NÉRINE, *à Valere.*

GRACE au Ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser, Monsieur, c'étoit jouer gros jeu.
(*Elle sort, en lui faisant la révérence.*)

SCENE XII & derniere.

VALERE, HECTOR.

(*Hector fait la révérence à son maître, & va pour sortir.*)

VALERE.

OU vas-tu donc?

HECTOR.

Je vais à la bibliotheque
Prendre un livre, & vous lire un traité de Séneque.

VALERE.

Va, va, consolons-nous, Hector; & quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE CARNAVAL DE VENISE,

BALLET

En trois Actes, avec un Prologue.

ACTEURS DU PROLOGUE.

UN ORDONNATEUR.

MINERVE.

Un Suivant de la Danſe.

Un Suivant de la Muſique.

Chœur d'Ouvriers.

Troupe de Génies qui préſident aux Arts.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente une Salle où l'on doit donner un Spectacle : tout y est encore en désordre : le lieu est plein de morceaux de bois & de décorations imparfaites, & l'on y voit quantité d'ouvriers qui travaillent pour mettre tout en état.

SCENE PREMIERE.

UN ORDONNATEUR, CHŒUR D'OUVRIERS.

L'ORDONNATEUR.

Hatez-vous, préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des momens précieux.

L'ORDONNATEUR.

Redoublez vos efforts, dépêchez, le tems presse ;
Tout accuse votre lenteur ;
On ne peut travailler avec assez d'ardeur,
Quand au plaisir on s'intéresse.
Hâtez-vous, préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des momens précieux.

L'ORDONNATEUR.

Quelle Divinité s'empresse
A descendre des Cieux ?
Minerve paroît à nos yeux.

SCENE II.

MINERVE, L'ORDONNATEUR, CHŒUR D'OUVRIERS.

MINERVE.

Je quitte sans regret la demeure immortelle,
Pour venir, en ce jour,
Dans une aimable Cour,
Partager les plaisirs d'une fête nouvelle.

Mais quel désordre affreux régne de toutes parts ?
Quelle main téméraire
Ote à ces lieux leur éclat ordinaire ?
Est-ce ainsi qu'on prétend mériter mes regards ?

L'ORDONNATEUR.

Par nos soins empressés, par notre diligence,
Nous allons satisfaire à votre impatience.
Hâtez-vous, préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des momens précieux.

MINERVE.

Pour attirer les yeux d'un grand Prince que j'aime,

Vos soins me paroissent trop lents ;
Retirez-vous, Ministres négligens.
Je prétends m'employer moi-même.

Accourez, Dieux des Arts ; embellissez ces lieux ;
Qu'à ma voix votre ardeur réponde :
Servez le fils du plus grand Roi du monde ;
C'est un emploi digne des Dieux.

SCENE III.

Les Divinités qui président aux Arts, la Musique, la Danse, la Peinture, l'Architecture, &c. viennent à la voix de Minerve, avec leurs Suivans, & élevent un Théâtre magnifique.

LE CHŒUR.

SERVONS le fils du plus grand Roi du monde ;
C'est un emploi digne des Dieux.

Entrée des Génies qui président aux Arts.

UN SUIVANT *de la Musique.*

Qu'Amour dans nos fêtes
Fasse des conquêtes ;
Où ce Dieu n'est pas,
Trouve-t-on des appas ?
Venez, cœurs sensibles,
Dans ces lieux paisibles ;
Il garde pour vous
Les plaisirs les plus doux.

Qu'amour, &c.

Il cauſe des larmes,
Des ſoins, des alarmes,
Mais ſes biens parfaits
Nous vengent de ſes traits.

Qu'amour, &c.

L'ORDONNATEUR.

Les Dieux ſeuls en ce jour auront-ils l'avantage
De divertir le Maître de ces lieux?
Entre les Mortels & les Dieux,
Il faut que ce bien ſe partage.

L'ORDONNATEUR, *un Suivant de la Muſique & un Suivant de la Danſe, enſemble.*

Joignons nos voix, nos jeux & nos deſirs;
Que l'on donne aux mortels le ſoin de ſes plaiſirs,
Et dans le Temple de Mémoire
Les Dieux prendront ſoin de ſa gloire.

(*Les Génies des Arts recommencent leur Danſe.*)

MINERVE.

Jeunes cœurs, échappés à la fureur de Mars,
Venez, venez de toutes parts
Faire au champ de l'Amour les moiſſons les plus belles;
Venez vous délaſſer de vos travaux guerriers;
Faites ici des conquêtes nouvelles:
Les myrthes quelquefois valent bien les lauriers.

Célébrez un Roi plein de gloire;
Ses travaux vous ont fait un repos précieux:
Mille exploits éclatans conſacrent ſa mémoire;
Il fait à ſes drapeaux enchaîner la victoire;
La paix deſcend pour lui des Cieux.

LE CHŒUR.

Célébrons un Roi plein de gloire ;
Ses travaux nous ont fait un repos précieux :
Mille exploits éclatans consacrent sa mémoire ;
Il fait à ses drapeaux enchaîner la Victoire ;
La Paix descend pour lui des Cieux.

MINERVE.

Vous qui suivez mes pas, remplissez mon attente ;
Montrez, par les attraits d'un spectacle pompeux,
Tout ce que Venise a de jeux
Dans la saison la plus charmante.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA PIECE.

LÉANDRE, Cavalier François, Amoureux d'Isabelle.

ISABELLE, Vénitienne, Amante de Léandre.

LÉONORE, Vénitienne, Amante de Léandre.

RODOLPHE, Noble Vénitien, Amoureux d'Isabelle.

Troupe de Bohémiennes, d'Arméniens & d'Espagnols.

LA FORTUNE.

Troupe de Joueurs de différentes Nations, Suivans de la Fortune.

Troupe de Castellans & de Barqueroles.

LE CARNAVAL.

Troupe de Masques.

LE CARNAVAL DE VENISE, BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Place S. Marc de Venise.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, *seule.*

J'AI fait l'aveu de l'ardeur qui m'enflamme,
L'Amour a vaincu la fierté ;
Cet aveu, qui m'a tant coûté,
D'un nouveau trouble agite encor mon ame.

Amour, toi qui peux tout charmer,
Pourquoi faut-il, sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on souffre tant à le dire ?
Je cherche en vain de toutes parts ;
Léandre ne vient point s'offrir à mes regards.

Depuis qu'il connoît ma foiblesse,
Je ne vois plus le même empressement.
Hélas ! ce qui devroit animer un amant,
Fait bien souvent expirer sa tendresse.

Amour, toi qui peux tout charmer,
Pourquoi faut-il sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on risque tant à le dire ?

Isabelle paroît, un soudain mouvement
Augmente ma crainte fatale.
Ciel ! n'est-ce point une rivale ?
Ah ! qu'un cœur amoureux est jaloux aisément !

SCENE II.

ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE.

Dans ces beaux lieux, où tout enchante,
Je viens donner quelques momens
Aux jeux, aux spectacles charmans
Qu'ici la saison nous présente.

LÉONORE.

Dans ces spectacles, dans les jeux,
Ce n'est point cet éclat pompeux
Qui toujours nous attire ;
Sous ce prétexte, dans ces lieux,
L'amour prend soin de nous conduire,
Pour y voir quelque objet qui nous plaît encor mieux.

ISABELLE.

Je ne veux point faire un mystere
De l'amour qui peut m'engager ;
J'aime un jeune Étranger,
Et je cherche en ces lieux l'objet qui m'a su plaire.

LÉONORE.

A vous faire un pareil aveu
Cette confidence m'engage,
Et pour un Étranger j'ai senti naître un feu
Que son cœur avec moi partage.
De ses tendres regards je me sens enchanter.

ISABELLE.

A ses discours flatteurs je n'ai pu résister.

LÉONORE.

Il m'aime d'une ardeur extrême ;
Il m'a juré de m'aimer constamment.

ISABELLE.

Le tendre amant que j'aime
M'a fait cent fois même serment.

LÉONORE.

Apprenez-moi le nom de cet amant fidelle.

ISABELLE.

Nommez-moi cet objet de votre amour nouvelle.

Ensemble.

C'est Léandre. Qu'entends-je ? ô Dieux !

LÉONORE.

Le perfide !

ISABELLE.

L'ingrat !

LÉONORE.

Il faut briser nos nœuds ;
Que mon dépit fasse éclater le vôtre ;
Il nous abuse l'une ou l'autre.

ISABELLE.

Peut être que l'ingrat nous trompe toutes deux.

LÉONORE.

Il vient, pénétrons dans son ame
Le secret de sa flamme.

SCENE III.

SCENE III.

LÉANDRE, ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE, *à Léandre.*

Puis-je croire que votre cœur
Pour un autre que moi soupire ?

LÉONORE, *à Léandre.*

Ingrat ! ne m'a-tu pas mille fois osé dire
Que tu brûlois pour moi d'une sincere ardeur ?

LÉANDRE.

Quand je vous vois ensemble,
L'amour, qui dans vos yeux tous ses charmes rassemble,
Est également triomphant ;
Entre deux beaux objets, qui tous deux savent plaire,
Le choix est difficile à faire,
Et l'un de l'autre me défend.

LÉONORE, *à Léandre.*

Explique-toi sans artifice.

ISABELLE, *à Léandre.*

Il est tems enfin de parler.

LÉONOR, *à Léandre.*

Il ne faut plus dissimuler.

LÉANDRE.

Quelle contrainte ! quel supplice !
De vos tendres regards j'ai senti les attraits;
Je vous aimai, charmante Léonore ;

Mais des yeux plus puissans encore
Ont soumis mon cœur à leurs traits ;
C'est Isabelle que j'adore,
Pour ne changer jamais.

LÉONORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre, & que ma peine est rude !
Oses-tu déclarer ton infidélité ?

ISABELLE.

En amour bien souvent un peu d'incertitude
Flatte plus que la vérité.

LÉONORE.

Jouis de ta victoire, orgueilleuse rivale ;
Insulte encore à mon malheur ;
Et toi, perfide Amant, crois-tu voir dans mon cœur
Dissiper en regrets ma tendresse fatale ?
Non, ingrat ! je prétends que mon courroux égale
Et surpasse encor mon ardeur ;
Je veux qu'à ma vengeance offert en sacrifice,
L'un ou l'autre périsse ;
J'en atteste le Ciel : en ce funeste jour,
La haine vengera l'amour.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Que ces vains projets de vengeance
Ne servent qu'à serrer nos nœuds.

De divers Étrangers une troupe s'avance ;
Ecoutons leurs concerts, prenons part à leurs jeux.

SCENE V.

Une troupe de Bohémiennes, d'Arméniens & d'Esclavons, avec des guitares, vient dans la Place Saint-Marc prendre part aux plaisirs du Carnaval.

UNE BOHÉMIENNE.

« AMOR, amor, te'l giuro a fè,
» Tuo crudo ſtral non fa più per me.

LE CHŒUR *répete ces deux vers, & les reprend à chaque couplet.*

UN ESCLAVON.

» Lungi da me, vaga Beltà;
» Mon mi giova la crudeltà.
» Chi vuol ſoſpirar,
» Può s'inamorar:
» Amor, non la voglio con te;
» Laſcia mio core in libertà.

Le Chœur, Amor, &c.

L'ESCLAVON.

» Grata merce di coſtante fè
» Indarno vien a conſolar me,
» Col foco non voglio più ſcherzar;
» Amor per me gioco non è;
» Voglio ridere, non avampar. »

Le Chœur, Amor, &c.

TRADUCTION

DES VERS ITALIENS.

Amour, je t'en donne ma foi,
Tes traits ne sont plus faits pour moi.

Le Chœur, Amour, &c.

Loin de moi sévere Beauté;
Je renonce à la cruauté:
Qui voudra soupirer, s'enflamme:
Plus de commerce, Amour; fuis, laisse dans mon ame
Et le calme & la liberté.

Le Chœur, Amour, &c.

En vain, pour me flatter un peu,
La constance me montre un prix que je desire:
L'on ne badine point en vain avec le feu;
L'Amour pour moi n'est pas un jeu;
Je ne veux point brûler, si je puis; je veux rire.

Le Chœur, Amour, &c.

La Troupe continue les jeux, & danse la Villanelle.

UNE MUSICIENNE *de la Troupe.*

Formons, s'il est possible,
Les plus doux concerts;
Ce séjour est paisible
Dans le sein des mers.

LE CHŒUR *répete les quatre vers précédens à chaque couplet.*

LA MUSICIENNE.

Neptune, plus tranquille,
Pour flatter nos vœux,
Sert, dans ce doux asyle,
De théatre aux jeux.

Le Chœur, Formons, s'il est possible, &c.

LA MUSICIENNE.

Nous ressentons dans l'onde
Le flambeau d'Amour;
Il est plus cher au monde
Que celui du jour.

Le Chœur, Formons, s'il est possible, &c.

On recommence la danse.

UNE BOHÉMIENNE.

Tout plaît, tout rit dans ce beau séjour;
Vénus y tient sa brillante Cour.

LE CHŒUR *répete ces deux vers à chaque couplet.*

UN ARMÉNIEN.

Dans ces beaux lieux remplis d'attraits,
L'Amour n'a que d'aimables traits;
Tout vient, jeunes cœurs, flatter vos desirs;
Si l'hiver chasse les zéphirs,
Il vous ramene les doux plaisirs.

Le Chœur répete, Tout plaît, tout rit, &c.

L'ARMÉNIEN.

Malgré la glace & les noirs frimats,
Nous ressentons des feux pleins d'appas,
Et les jeux suivent par-tout nos pas.
Quel printems fait de plus beaux jours?
Au lieu de fleurs, il naît des Amours.

Le Chœur répete, Tout plaît, tout rit, &c.

SCENE VI.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Vous brillez à mes yeux d'une grace nouvelle,
Et je brûle pour vous d'une nouvelle ardeur:
La Mere des amours ne fut jamais si belle;
Tout le feu de vos yeux a passé dans mon cœur.

ISABELLE.

Je crains une rivale; & mon ardeur fidelle
Me fait sentir de mortelles terreurs.

LÉANDRE.

Ne craignez rien de ses fureurs.

ISABELLE.

Je crains plus de votre inconstance.

LÉANDRE.

Ah ! que cette crainte m'offense !

ISABELLE.

Pourquoi vous offenser de la juste frayeur
Dont je sens les atteintes ?
Les troubles & les craintes
Sont les premiers effets d'une naissante ardeur.

LÉANDRE.

De ce tendre discours que mon ame est ravie !

ISABELLE.

D'un jaloux odieux je crains la barbarie;
Si notre amour éclatoit à ses yeux,
Rien ne pourroit calmer ses transports furieux.

LÉANDRE.

L'Amour, armé de la constance,
Ne craint ni rivaux, ni jaloux;
Si nos cœurs sont d'intelligence,
Rien n'est à redouter pour nous.
D'un jaloux importun tromper la vigilance,
C'est goûter par avance
Ce que l'Amour a de plus doux.

ISABELLE.

Brûlerez-vous pour moi d'une flamme sincere ?

LÉANDRE.

Pouvez vous vous connoître, & me le demander?

ISABELLE.

La conquête d'un cœur est plus aisée à faire,
Qu'elle n'est facile à garder.

LÉANDRE.

Banniſſez ces alarmes,
Rendez le calme à votre cœur;
Vos beaux yeux & vos charmes
Vous répondront de mon ardeur.

Enſemble.

Goûtons, ſans nous contraindre,
Les plaiſirs les plus doux.
Ah! que pouvons-nous craindre,
Si l'Amour eſt pour nous?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente la Salle des Réduits de nise, qui est un lieu destiné pour le jeu pendan Carnaval.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE, *seul.*

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux,
Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amans, que votre sort est doux !

Deux tyrans dans mon cœur exercent leur furie ;
L'Amour, le tendre Amour,
Y fait naître la jalousie ;
Et mes jaloux transports, par un cruel retour,
Y font mourir l'Amour qui leur donna la vie.

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux,
Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amans, que votre sort est doux !

SCENE II.

LÉONORE, RODOLPHE.

LÉONORE.

MALGRÉ toute l'ardeur qui régne dans votre ame,
On vous ſéduit, on trahit votre flamme.

RODOLPHE.

Ah! je m'en doutois bien; & mes ſoupçons jaloux
M'en avoient inſtruit avant vous.

LÉONORE.

Un autre amant, ſans réſiſtance,
Remporte le prix le plus doux,
Que méritoit votre conſtance.

RODOLPHE.

Nommez-moi ſeulement le rival qui m'offenſe,
Et laiſſez agir mon courroux.

LÉONORE.

L'affront eſt égal entre nous,
Je veux partager la vengeance.
Un ingrat me juroit de vivre ſous mes loix,
Je me flattois de ce bonheur extrême;
On ſe laiſſe aiſément tromper par ce qu'on aime,
Lorſque l'on eſt trompé pour la premiere fois.
A ce perfide amant Iſabelle a ſu plaire,
Et Léandre à ſes yeux...

RODOLPHE.

O Ciel! que dites-vous?

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colere:
Vengeons-nous, hâtons nos coups;
La vengeance qu'on differe
Perd ce qu'elle a de plus doux.

LÉONORE, *à part.*

Et toi, fors de mon cœur, indigne & foible reste
D'une impuissante ardeur;
Ne me parle plus en faveur
D'un perfide que je déteste.

RODOLPHE, *à part.*

J'étoufferai la voix d'une pitié funeste
Qui crie en vain dans le fond de mon cœur.

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colere:
Vengeons-nous, hâtons nos coups;
La vengeance qu'on differe
Perd ce qu'elle a de plus doux.

RODOLPHE.

Rien ne peut s'opposer à mon impatience;
Allons, courons à la vengeance.

SCENE III.

SCENE III.

La Fortune paroît, suivie d'une Troupe de Joueurs de toutes Nations.

CHŒUR *de Suivans de la Fortune.*

SUIVONS tous, d'une ardeur fidelle :
C'est la Fortune ici qui nous appelle ;
Son pouvoir peut combler nos vœux :
Tous les biens volent autour d'elle ;
C'est elle qui nous rend heureux.

LA FORTUNE.

Je suis fille du sort, inconstante & légere ;
Tout fléchit sous ma loi.
De tous les Dieux que le monde révere,
Quel autre a plus d'encens que moi?

Je traîne à mon char la victoire ;
Je brise, quand je veux, des trônes éclatans ;
Et je puis, à tous les instans,
Par quelque événement éterniser ma gloire.

Venez implorer mon secours,
Amans qu'un triste sort accable ;
Je fais naître à mon gré le moment favorable
Que, sans moi, l'on attend toujours.

Entrée de Suivans de la Fortune.

UN MASQUE.

De tes rigueurs,
Ni de tes faveurs,

Fortune inconſtante,
Je ne crains rien, rien ne me tente;
Tout ton pouvoir
Ne fait ni ma crainte, ni mon eſpoir.

Le bien qui peut enchanter mon ame,
Eſt de brûler d'une conſtante flamme,
Et d'allumer de ſemblables feux.
Deux yeux
Touchans,
Charmans,
Elevent mon ſort aux cieux;
Sans ceſſe je les implore,
Je les adore;
Ce ſont mes rois, ma fortune, & mes dieux.

SCENE IV.

Le Théatre change, & repréſente une vue de pluſieurs Palais ou Balcons. Le reſte de l'Acte ſe paſſe pendant la nuit.

RODOLPHE, *ſeul.*

De ſes voiles épais la nuit couvre les cieux.
Je ſais que mon rival, dans l'ardeur qui le preſſe,
Doit ici, par ſes chants, exprimer ſa tendreſſe;
Pour l'obſerver, cachons-nous en ces lieux.
(*Il ſe retire dans un coin du Théatre.*)

SCENE V.

Léandre conduit une Troupe de Musiciens, pour donner une sérénade à Isabelle.

LÉANDRE.

Doux charme des ennuis & des peines pressantes,
Favorable Divinité,
Sommeil, qui, dans la fausseté
De tes illusions charmantes,
Nous fais goûter la vérité
De cents douceurs les plus touchantes,
Viens verser sur cette Beauté
De tes pavots les vapeurs les plus lentes;
Et fais que son cœur enchanté
Jouisse du repos que ses yeux m'ont ôté.

Les Musiciens se joignent à Léandre, & chantent le Trio Italien qui suit.

TRIO ITALIEN.

« Luci belle, dormite;
» Deh! per pietà, un momento cessate,
» Con i dardi
» De' vostri sguardi,
Di rinovvar al cor le mie ferite. »

LÉANDRE, *appercevant quelqu'un au balcon d'Isabelle.*

L'Amour me favorise, & je vois dans ces lieux
Une clarté nouvelle:
N'en doutez point, mes yeux;
C'est l'Aurore, ou c'est Isabelle.

SCENE VI.

ISABELLE, *sur le Balcon.*

« MI dice la speranza
» Ch' il tormento
» In contento
» Si cangerà.
» Tra le spine nascosa
» Si trova la rosa;
» Fra le pene amor trionferà.

TRADUCTION
DU TRIO ITALIEN.

Dormez, beaux yeux, dormez ſans craintes ;
Et ceſſez un moment, avec vos traits vainqueurs,
De renouveller les atteintes
Dont vous percez les cœurs.

TRADUCTION.
DE L'AIR ITALIEN.

L'ESPÉRANCE me dit que nos peines mortelles
Se changeront en des plaiſirs charmans.
Parmi les épines cruelles
On voit les roſes les plus belles ;
L'amour doit triompher au milieu des tourmens.

LÉANDRE.

Quelle félicité peut égaler la mienne !

Il faut quitter ce lieu charmant
Un jaloux s'endort avec peine,
Mais il se réveille aisément.

SCENE VII.

RODOLPHE, *sortant du lieu où il étoit caché.*

Je me suis fait trop long-tems violence,
Je ne puis plus cacher mes transports furieux.
Où donc est cet audacieux ?
Mais il fuit en vain ma présence ;
Avant que le soleil paroisse dans ces lieux,
Les ministres de ma vengeance
Eteindront dans son sang des feux injurieux.

SCENE VIII.

ISABELLE, RODOLPHE.

ISABELLE, *croyant parler à Léandre.*

JE cede à mon impatience;
Et, tandis que la nuit triomphe encor du jour,
Chez Léandre, je viens, conduite par l'Amour,
Vous dire de mes feux toute la violence.

Quel plaisir de tromper & les soins & les yeux
D'un jaloux importun qui m'obsede en tous lieux?

Que je le hais! que son amour me gêne!
Rien n'est comparable à la haine
Que je ressens pour ce jaloux,
Que l'amour violent dont je brûle pour vous.

RODOLPHE.

Ingrate!

ISABELLE.

Ah Ciel!

RODOLPHE.

Ma voix t'étonne.
Je sais les trahisons où ton cœur s'abandonne.

ISABELLE.

Si le sort trahit votre espoir,
C'est à vous qu'il faut vous en prendre;
Pourquoi cherchez-vous à savoir
Ce qu'on ne veut pas vous apprendre?

RODOLPHE.

O Dieux !

ISABELLE.

Ne m'aimez plus ; rompez, rompez des nœuds
Qui ne sauroient vous rendre heureux.

RODOLPHE.

Puis-je briser la chaîne qui m'accable ?
Mon cœur par vos attraits s'est trop laissé charmer ;
Si vous ne voulez pas m'aimer,
Souffrez du moins que je vous trouve aimable.

Je veux vous adorer malgré moi, malgré vous ;
J'espere que le tems rendra mon sort plus doux.

ISABELLE.

Dans mes yeux vous avez pu lire
Le sort que vous gardoit mon cœur :
Jamais d'aucun regard flatteur
Ai-je entrepris de vous séduire ?
Ah ! quand on ressent quelque ardeur,
Les yeux sont-ils si long-tems à le dire ?

RODOLPHE.

Pour rendre le calme à mes sens,
Et pour payer l'amour dont mon ame est atteinte,
Dites que vous m'aimez : trompez-moi, j'y consens ;
Cette fausse pitié, cette cruelle feinte,
Peut-être calmeront les tourmens que je sens.

ISABELLE.

C'est une peine quand on aime,
D'avouer un penchant qu'on trouve plein d'appas ;
Ce seroit un supplice extrême
De déclarer des feux que l'on ne ressent pas.

RODOLPHE.

Mon tendre amour, de votre haine
Ne sera-t-il jamais victorieux?
Vous gardez le silence, insensible ! inhumaine !

ISABELLE.

L'aurore va paroître, il faut quitter ces lieux.

SCENE IX.

RODOLPHE, *seul.*

POUR trouver un amant qu'en vain ton cœur adore,
La nuit n'a point d'horreur pour toi ;
Et tu crains avec moi
Le retour de l'aurore !
Va, cours chercher ce rival odieux
Qui de ton cœur s'est rendu maître ;
Tes mépris trop injurieux
Étouffent tout l'amour que j'ai pris dans tes yeux :
Mais mon juste dépit te fera bien connoître
Que si je sais aimer, je hais encor mieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une Place de Venise, environnée de Palais magnifiques, où se rendent quantité de Canaux couverts de Gondoles.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, *seule*.

TRANSPORTS de vengeance & de haine,
Succédez à l'amour qui régnoit dans mon cœur;
Mon ingrat va périr & sa mort est certaine;
Peut-être en ce moment une main inhumaine...
Je tremble... je frémis d'horreur.
Barbares... arrêtez... votre fureur est vaine;
L'ingrat que vous percez, cause encor ma langueur.
Transports de vengeance & de haine,
Ne chassez point l'amour qui flatte encor mon cœur.

Mais il vit pour une autre! Une pitié soudaine
Doit-elle s'opposer à mon dépit vengeur?
Ministres qui servez le courroux qui m'entraîne,
Frappez... & qu'en mourant, cet infidele apprenne
Que je l'immole à ma fureur.

Transports de vengeance & de haine,
Succédez à l'amour qui régnoit dans mon cœur.

SCENE II.

RODOLPHE, LÉONORE.

RODOLPHE.

A LA fin vous êtes vengée :
J'ai fervi le jufte tranfport
De notre tendreffe outragée ;
Votre ingrat ne vit plus, & mon rival eft mort.

LÉONORE.

Il eft mort, juftes Dieux ! ma bouche impitoyable
A prononcé l'arrêt de fon trépas ;
Qu'ai-je fait, malheureufe ? hélas !

RODOLPHE.

Il ne vit plus ; & le ciel redoutable,
S'il refpiroit encor, ne le fauveroit pas.

LÉONORE.

Tu l'as fouffert, ô Ciel ! & ta main équitable
Ne punit point ces attentats ?
Que fais-tu ? qui retient ton bras ?
Lance ta foudre épouvantable ;
Sur ce traître ou fur moi, fais voler fes éclats,
Tu ne faurois manquer de frapper un coupable.

Enfemble.

LÉONORE...... C'eft toi qui lui perce le cœur.
RODOLPHE.... C'eft vous qui lui percez le cœur.

LÉONORE.

Cruel ! dis-moi quel eſt ſon crime?

RODOLPHE.

Vous demandiez une victime.

Enſemble.

LÉONORE..... Devois-tu croire mon ardeur ?
RODOLPHE... Deviez-vous armer ma fureur ?
LÉONORE..... C'eſt toi qui lui perce le cœur.
RODOLPHE... C'eſt vous qui lui percez le cœur.

RODOLPHE.

Calmez les déplaiſirs dont votre ame eſt ſaiſie.
Pour oublier leur perfidie,
Aimons-nous, uniſſons nos cœurs ;
Et qu'un amour formé de nos communs malheurs,
Soit le fruit de la jalouſie.

LÉONORE.

Que je m'uniſſe à toi,
Monſtre ſorti de l'infernal empire !
Va... fuis... je frémis d'effroi ;
Que le jour que je voi,
Que l'air que je reſpire
Me ſoit commun avec toi.

SCENE III.

RODOLPHE, *seul.*

LAISSONS de ſes regrets calmer la violence.
(On entend un bruit de réjouiſſance.)
Mais le parti victorieux
Du combat que le peuple a donné dans ces lieux
Vient montrer ſa réjouiſſance.

Allons faire ſavoir à l'objet qui m'offenſe
Un trépas dont ſon cœur ſera ſaiſi d'effroi ;
Je perds le prix de ma vengeance,
Si l'ingrate l'apprend d'un autre que de moi.

SCENE IV.

DIVERTISSEMENT DE CASTELLANS & de Barquerolles, avec le fifre & le tambourin.

Les Castellans & les Nicoltes sont deux Partis opposés dans Venise, qui donnent pendant le Carnaval, pour divertir le Peuple, un combat à coups de poing pour se rendre maîtres d'un Pont. Le Parti victorieux se promene dans toute la Ville, avec des cris de joie & des acclamations publiques.

UN CHEF DE CASTELLANS.

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre;
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre:
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire;
Des chansons d'amour
Au son du tambour.

LE CHŒUR.

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre;
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre:
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire;

Des chanſons d'amour
Au ſon du tambour.

Des Caſtellans & des Caſtellanes témoignent, par leur danſe, la joie qu'ils ont de leur victoire.

UNE CASTELLANE.

Entré la crainte & l'eſpérance,
Sur le ſein de Neptune, on eſt à tous momens;
L'empire de l'Amour n'a pas plus de conſtance,
Et l'on y voit flotter ſans ceſſe les amans
Entre la crainte & l'eſpérance.

Le Parti victorieux recommence ſa danſe.

UNE BARQUEROLE.

Embarquez-vous,
Amans, ſans faire réſiſtance;
Embarquez-vous,
L'empire de l'amour eſt doux.

C'eſt une mer toujours ſujette à l'inconſtance,
Que quelque orage à tout moment vient agiter;
Malgré ces maux, le calme de l'indifférence
Eſt encor plus cent fois à redouter.

Entrée des Gondoliers & des Gondolieres.

LE CHŒUR.

Tout rit à nos deſirs,
Ne ſongeons qu'aux plaiſirs.
Que le vent gronde,
Que la mer ſouleve ſes flots,
Que le Ciel en feu leur réponde;
Nous goûtons ici le repos.

SCENE V.

ISABELLE, *seule.*

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Le jour est pour moi désormais
Un sujet de peine & d'alarmes.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Je suis coupable de vos charmes,
J'ai trop fait briller vos attraits;
Et je veux, par les mêmes armes,
Me punir des maux que j'ai faits.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Mais que servent, hélas! ces regrets superflus?
Cher Léandre, tu ne vis plus.
Quand tu descends pour moi dans la nuit éternelle,
Doit-il m'être permis de voir encor le jour?
Non, non: pour me rejoindre à cet amant fidele,
La plus affreuse mort me paroîtra trop belle,
Et ce fer doit ouvrir un chemin à l'amour.

(*Elle tire son stylet pour s'en frapper.*)

SCENE VI.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE, *lui arrêtant le bras.*

CIEL! que voulez-vous entreprendre ?

ISABELLE.

Dois-je en croire mes yeux ? est-ce vous cher
Léandre ?

LÉANDRE.

Quelle aveugle fureur vous arrache le jour ?

ISABELLE.

Le bruit de votre mort causoit seul mes alarmes.
Mon sang versé, mieux que mes larmes,
Vous alloit prouver mon amour.

LÉANDRE.

Quoi! vous mouriez pour moi! Dieux! quelle
barbarie
De votre sort hâtoit le cours ?
Hélas! toute ma vie
Ne vaut pas un seul de vos jours.

Un jaloux que la rage anime,
Vient de faire éclater son barbare courroux;
Il a porté les mains sur une autre victime,
Et la nuit & l'Amour m'ont sauvé de ses coups.

ISABELLE.

Je revois enfin ce que j'aime ;
L'excès de mon bonheur se peut-il concevoir ?
Je crains que le plaisir extrême
Que je sens à vous voir
Ne fasse sur mes jours l'effet du désespoir.

LÉANDRE.

Vivons pour nous aimer, vivons, malgré l'envie ;
Nous triomphons des jaloux & du sort :
Que notre crainte soit suivie
Du plus tendre transport.
Aimez-moi, tout vout y convie :
Si vous vouliez donner votre sang à ma mort,
Hélas ! que pourriez-vous refuser à ma vie ?

Ensemble.

Suivons nos doux emportemens ;
Aimons-nous d'une ardeur nouvelle :
Quand l'Amour au jour nous rappelle,
Nous lui devons tous nos momens.

LÉANDRE.

Fuyons un lieu funeste à de tendres amans.

ISABELLE.

Je fais mon bonheur de vous suivre.
Je vous allois chercher dans le sein du trépas ;
Lorsque pour moi l'amour vous fait revivre,
Qui pourroit m'empêcher de voler sur vos pas ?

LÉANDRE.

On doit donner au Peuple, en ce jour favorable,
Un spectacle où d'Orphée on retrace la fable ;

Un bal pompeux doit ſuivre ces plaiſirs ;
Le tumulte & la nuit ſerviront nos deſirs.
Je vais en ce lieu vous attendre :
Un vaiſſeau par mes ſoins dans le port va ſe rendre,
Pour nous porter en des climats plus doux,
Où nous pourrons braver la fureur des jaloux,
Et goûter les douceurs de l'hymen le plus tendre.

Pendant que les violons jouent l'entre-acte, on voit deſcendre un Théatre fermé d'une toile, qui occupe toute l'étendue du premier. Ce qui reſte d'eſpace juſqu'à l'Orcheſtre contient pluſieurs rangs de loges pleines des différentes perſonnes placées pour voir un Opéra.

Fin du troiſieme Acte.

ORFEO NELL' INFERNO, OPERA.

PERSONAGGI.

PLUTONE.
ORFEO.
EURIDICE.
Un' Ombra.
Coro di Mumi infernali.
Coro di Folletti.

ORPHÉE AUX ENFERS, OPÉRA.

ACTEURS.

PLUTON.
ORPHÉE.
EURIDICE.
Une Ombre.
Troupe de Divinités infernales.
Troupe d'Esprits folets.

ORFEO
NELL' INFERNO,
OPERA.

Il Teatro rappresenta la Reggia di Plutone.

SCENA PRIMA.

PLUTONE, fra Numi infernali.

« TARTAREI Numi, all' armi! all' armi!

CORO.

» All' armi! all' armi!

PLUTONE.

» Un Mortal insolente,
» Al dispetto della sorte,
» Passa vivo nel regno della Morte,
» Per turbarmi.
» All' armi!

» Freme il Tartaro,
» Geme l'Erebo.

ORPHÉE AUX ENFERS,

OPÉRA.

Le Théatre représente le Palais de Pluton.

SCENE PREMIERE.

PLUTON, *au milieu d'une Troupe de Divinités infernales.*

DIEUX des Enfers, aux armes!

LE CHŒUR.

Aux armes! aux armes!

PLUTON.

Un Mortel insolent, malgré la loi du sort,
Dans les Royaumes de la Mort
Descend encor vivant, & cause mes alarmes.
Aux armes! aux armes!

Le Tartare frémit,
L'Erebe gémit,

» Stridé Cerbero.
» Tartarei Numi,
» All' armi !

CORO.

» All' armi! all' armi !

(Si sente sinfonia pianissima.)

PLUTONE.

» Ma qual nuova armonia?
» Qual soave sinfonia
» Dal cor di Plutone
» L'ira depone !

SCENE II.

Cerbere mugit,
Dieux des Enfers, aux armes!

LE CHŒUR.

Aux armes! aux armes!

(On entend une simphonie très-douce.)

PLUTON.

Mais quels chants remplis de douceur!
Quelle douce harmonie
Chasse la barbarie
D'un cœur comme le mien, ouvert à la fureur!

SCENA II.

ORFEO, PLUTONE.

ORFEO.

« DOMINATOR dell' Ombre,
» Al tuo soglio Amor m'invita:
» Euridice è morta,
» Ahi! dure pene?
» O toglimi la vita,
» O rendimi al mio ben.

PLUTONE.

» Troppo da te si prega;
» Ma, se Amore lo vuol, Pluto nol nega.
» Parti, ma con tal patto,
» Che non miri Euridice,
» Sin ch' al regno del giorno
» Il varco ti sia fatto.

SCENE II.

ORPHÉE, PLUTON.

ORPHÉE.

PUISSANT Maître des Ombres,
A ton trône enflammé l'Amour conduit mes pas;
La charmante Euridice, hélas!
A passé les rivages sombres;
Rends-moi cet objet plein d'appas,
Ou, par pitié, donne-moi le trépas.

PLUTON.

Plus loin que ton espoir tu portes ta demande;
Mais Pluton y consent, si l'Amour le commande.
Pars; sors du ténébreux séjour:
Mais je prétends qu'une loi s'accomplisse;
Ne regarde point Euridice,
Que tu ne sois rendu dans l'Empire du jour.

SCENA III.

ORFEO.

« VITTORIA, mio cuore :
» Hà vinto Amore.

» Il riso, il canto,
» Al duol succede :
» Al dolce incanto,
» D'un vago ciglio l'Inferno cede. »

Segue il Ballo de' Numi infernali & Spirti folletti.

SCENA IV.

UN OMBRA *fortunata.*

« AL' lampo
» D'un bel volto resista chi può ;
» Penetra il Ciel un vago sembiante,
» E d'ell' inferno stesso s'apre le porte. »

(Si ricomminscia il ballo.)

SCENE III.

ORPHÉE.

Mon cœur, chantez votre victoire;
L'Amour est couronné de gloire.

Les ris & les chants
A la douleur succédent;
Les Enfers cédent
Aux charmes de deux yeux touchans.

Entrée de Divinités infernales & d'Esprits folets.

SCENE IV.

UNE OMBRE *heureuse.*

Soutienne qui pourra les traits & les éclairs
Qu'on voit partir d'un beau visage;
La beauté dans les Cieux trouve un aisé passage,
Et se fait même ouvrir les portes des Enfers.
(On recommence la danse.)

SCENA V.

EURIDICE.

« PER piacer al mio ben,
» Amori, volatemi in sen;
» Fugite, martiri;
» Fugite, sospiri;
» Non turbate dell' alma il ben seren. »

(*Da capo.*)

SCENA VI.

ORFEO, EURIDICE.

ORFEO, *passa senza mirar Euridice.*

EURIDICE.

« DEH! per pietà mira, Orfeo, chi t'adora.

ORFEO, *riguardando Euridice.*

» Euridice, mio ben, ti vedo ancora! »

SCENE V.

EURIDICE, *seule.*

Pour plaire à l'objet qui m'enflamme,
Amours, volez tous dans mon ame;
Fuyez, peines, soupirs, ne revenez jamais
De mon cœur amoureux interrompre la paix.

(*On recommence.*)

SCENE VI.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHÉE, *passe sans regarder Euridice.*

EURIDICE.

Jette, Orphée, un regard sur celle qui t'adore.

ORPHÉE, *regardant Euridice.*

Chere Euridice, enfin, je vous revois encore!

SCENA VII.

PLUTONE, ORFEO, EURIDICE.

PLUTONE.

« FUGI, temerario,
» Gia che del decreto mio
» Violasti la fè;
» Quì rimanga Euridice.

ORFEO.

» O Dio !

PLUTONE.

» Su ch' un diligente stuol
» Porti quel perfido
» A riveder il suol;
» Così Pluto lo vuol.

ORFEO.

» O rigor ! ô crudeltà,

EURIDICE.

» Colpà d'amore merta pietà. »

(*Demoni portano Orfeo.*)

SCENE VII.

PLUTON, ORPHÉE, EURIDICE.

PLUTON.

VA, fuis loin de mes yeux,
Mortel trop téméraire,
Puisque des Dieux
Tu violes l'arrêt févere.

ORPHÉE.

O Dieux!

PLUTON.

Qu'une troupe rapide
De Démons empreffés
Dans l'empire des airs reporte ce perfide:
Pluton commande, obéiffez.

ORPHÉE.

Quelle rigueur impitoyable!

EURIDICE.

Un crime de l'amour n'eft-il point pardonnable?

(*Des Démons enlevent Orphée.*)

SCENA VIII.

PLUTONE.

« Voi, per fugar sua noia,
» Spirti d'Averno, mostrate la gioia.
» Si canti, si goda,
» Si balli, si rida;
» Non si parli di dolor
» Dove splende la face d'Amor.

CORO.

» Si canti, si goda,
» Si balli, si rida;
» Non si parli di dolor
» Dove splende la face d'Amor. »

SCENE VIII.

PLUTON.

Esprits infernaux, en ce jour,
Pour chasser le chagrin qui la presse,
Riez, chantez, dansez, montrez votre allégresse;
Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

Le Chœur.

Rions, chantons, dansons, montrons notre allé-
gresse;
Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

SCENE IX.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

IL est tems de partir l'occasion est belle ;
Tout conspire pour nous, & la mer & les vents ;
Profitons bien de ces heureux momens ;
Allons où l'Amour nous appelle.

LE BAL,

DERNIER DIVERTISSEMENT.

Le Théatre représente une Salle magnifique, préparée pour donner le Bal.

Le Carnaval paroît, conduisant avec lui une Troupe de Masques de différentes Nations.

LE CARNAVAL.

L'HIVER a beau s'armer d'aquilons furieux,
Et fixer des torrens la course vagabonde ;
En vain ses noirs frimats, pour attrister le monde,
Dérobent le flambeau qui brille dans les Cieux :
Si-tôt que je parois, je bannis la tristesse ;
J'ouvre la porte aux jeux, aux festins, à l'amour ;
A mon départ le plaisir cesse ;
Et, pour mieux s'y livrer, on attend mon retour.

Vous qui m'accompagnez, montrez votre alégresse ;
Par vos jeux, par vos chants, célébrez ce beau jour.

(*Les Masques commencent un bal sérieux.*)

LE CARNAVAL.

Je veux joindre à ces jeux une nouvelle danse ;
Venez, aimables Enjouemens ;

Redoublez en ces lieux notre réjouissance
Par de nouveaux déguisemens.
En ce tems de plaisir le plus sage s'oublie,
Et permet un peu de folie.

(*On tire un rideau, & l'on voit arriver du fond du Théatre un char magnifique traîné par des Masques comiques, & rempli de figures de même caractere, qui se mêlent en dansant avec les Masques sérieux.*)

LE CARNAVAL.

Chantez, dansez, profitez des beaux jours:
L'heureux tems des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CHŒUR.

Chantons, dansons, profitons des beaux jours;
L'heureux tems des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CARNAVAL.

La raison vainement voudroit vous interdire
Des passe-tems si doux;
Les momens que l'on passe à rire,
Sont les mieux employés de tous.

LE CHŒUR.

Les momens que l'on passe à rire,
Sont les mieux employés de tous.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce premier Volume.

